

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 40.

JEUDI, 6 OCTOBRE 1881

Prix du numéro 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est publiée tous les jeudis par les nouveaux propriétaires. L'impression, les gravures, etc., etc., se font à la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis ; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'about de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées au Gérant de la Compagnie Litho.-Burland, au bureau de *L'Opinion Publique*.

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LES MONARCHISTES

En 1871, les différents partis monarchiques de France comptaient quatre cents députés dans la Chambre ; ce nombre est tombé à quatre-vingt-dix aux élections du mois d'août dernier. Ce renversement dans la force relative des partis au Parlement indique-t-il un changement correspondant parmi le peuple ? Personne n'oserait l'affirmer en France. Sans doute, l'idée républicaine a fait du progrès, mais pas autant que l'indiquerait le nombre des députés républicains.

Mais comment expliquer cette défaite des légitimistes et des partisans de l'empire ? Les causes en sont multiples. Le bonapartisme qui naguère gagnait du terrain jour par jour, a reçu son coup de mort dans le Zoulouland ; il est tombé avec le prince, fils de Napoléon III. Jamais le prince Jérôme n'a été accepté comme chef par les anciens impérialistes, qui sentaient qu'aller à la bataille avec un tel homme, c'était courir à la défaite. Le bonapartisme est mort, ou du moins paraît l'être.

Si les républicains n'ont pas présenté un front uni à l'ennemi, s'ils étaient divisés en irréconciliables et opportunistes ou gambettistes, les amis du comte de Chambord n'étaient pas sans avoir leurs divisions intimes. Mais ce qui a surtout nui aux conservateurs de toutes nuances, c'est leur abstention. Qui le croirait, une foule de ces braves gens qui passent leur vie à se lamenter sur les malheurs que la République cause à la France, et ceux qu'elle lui prépare, qui croirait qu'ils se sont abstenus de prendre part à la lutte électorale ? Rentrés, dans leurs châteaux, ils ont préféré la chasse au cerf à la chasse aux électeurs. Ils accusent les républicains de vouloir ramener 93, mais, en vérité, ils leur font la partie belle ! Le *Figaro*, irrité de cette apathie et de cette indifférence, ne les ménage guère. Parlant de la défaite du seul candidat légitimiste de Paris, M. Godelle, il écrit :

" L'échec de M. Godelle est tout à fait désobligeant pour le parti conservateur, mais il ne saurait s'en prendre qu'à lui-même.

" Ses journaux ont tous fait leur devoir ; ils ont insisté sur la prodigieuse et dangereuse quantité d'abstentions qui avaient déjà signalé le premier scrutin, sur le petit nombre de voix nécessaire à M. Godelle pour avoir la majorité, sur l'intérêt moral qu'il y avait à garder dans la députation de Paris, un représentant des idées et des intérêts conservateurs.

" Les adjurations de la presse ont été sans effet ; M. Godelle a eu près de deux cents voix de moins que le 21 août. Y verrons-nous une preuve de notre impuissance et du progrès de l'idée républicaine dans un arrondissement essentiellement anti-démocratique ? Nullement ! Nous y voyons, par exemple, une preuve de la naïveté des journalistes qui se font conservateurs et

qui suent sang et eau pour défendre des millions qu'ils n'ont point et des propriétés devant lesquelles ils se contentent de passer.

" Philosophiquement parlant, la chose est de la plus haute ironie : nous sommes dans nos bureaux de journaux, brûlés par la chaleur du gaz, asphyxiés par l'odeur de l'encre d'imprimerie, nous nous escrimons en l'honneur de messieurs qui sont les uns à la chasse, les autres aux eaux, ceux-ci aux bords de la mer, ceux-là dans leurs châteaux.

" Lesdits messieurs devaient venir voter, ils ne votent point, et assurément ils nient beaucoup de ces freluquets de journalistes qui s'égosillent à défendre la bonne cause.

" M. Godelle devait être nommé ; il ne l'est point par la faute des conservateurs. Nous ne perdrons point de temps à les plaindre, mais il nous sera permis de prendre désormais leurs lamentations moins aux sérieux."

M. de Pontmartin prend le texte d'un roman de M. Albéric Second, la *Vie Facile*, pour traiter le même sujet dans la *Gazette de France* :

" C'est si rebutant, dit M. de Pontmartin, la vie difficile ! C'est si commode de vivre au jour le jour, de se désintéresser d'une politique ennuyeuse ou odieuse, de se distraire des anxiétés publiques ou des humiliations nationales sur le turf ou devant le tapis vert, à l'Opéra ou à Luchon, aux concerts de bienfaisance ou aux bals de charité ! En attendant monsieur le pillard, monsieur le partageux, monsieur l'incendiaire ou monsieur le bourreau, on jouit gaiement de tous les biens de ce monde ; on monte à cheval, on danse, on cause, on flirte, on nage, on colporte les commérages du casino et les échos de la grève.

" On dépense cent mille francs pour sa meute et deux cent mille pour son écurie. On ouvre nonchalamment un journal, et si le Premier-Paris signale quelques points noirs, si Saint Genest redouble de verve incisive et de prédictions sinistres, si Ph. de Grandlieu nous donne, avec son entraînant éloquence, les *Philippiques*, les *Verrines* et les *Catilinaires* du grand martyr de Charonne, on se hâte de passer à la seconde page, où s'étalent toutes les joies du *high life*, où miroitent tous les diamants, où s'épanouissent toutes les fleurs des serres chaudes aristocratiques, où pas un détail n'est omis des toilettes de la princesse, des parures de la marquise, des robes à traîne de la duchesse, des savantes indiscretions du corsage de la baronne ? S'occuper des élections au mois d'août, en pleine canicule, allons donc !"

Cette indifférence des monarchistes s'est déjà vue en France dans des circonstances presque analogues. M. Taine, dans son admirable Histoire de la Révolution Française, démontre que la révolution de 93 a été faite par une infime minorité de Français ; que la majorité se désintéressait des élections et laissait le champ libre aux ultras, aux violents. D'après ce célèbre écrivain, sur quatre votants un seulement votait ; cette proportion est allée jusqu'à un sur seize. Ecoutez-le :

" Il est insupportable de voter si souvent ; tant de prérogatives finissent par devenir une corvée ; dès les premiers mois de 1790, la majorité s'en dispense et le chiffre des absents est énorme. A Chartres, en mai 1790, sur 1,551 citoyens actifs, il y en a 1,447 qui ne viennent pas aux assemblées primaires. Pour la nomination du Maire et des officiers municipaux, à Besançon, sur 5,200 électeurs inscrits, on compte 2,141 absents, etc., etc..... Ainsi, pour un électeur qui vote, il en est quatre, six, huit, dix et jusqu'à seize qui s'abstiennent."

Le *Correspondant*, après avoir déploré cette indifférence du parti légitimiste, laisse échapper cette boutade :

" Le parti conservateur est excellent pour gémir, mais non pour agir !"

A. D. D.

Dans le prochain numéro nous publierons le portrait et la biographie du regretté le Dr Hubert Larue, enlevé trop tôt à sa famille et à ses nombreux amis.

FRANCE, ANGLETERRE ET IRLANDE

A peine débarrassé des préoccupations électorales, M. Gambetta s'est remis à accepter les invitations qui pleuvent sur lui de droite et de gauche de différents points de la France. Au commencement de septembre, il était en Normandie ; les citoyens de Honfleur, de Neubourg, de Pont l'Évêque l'ont vu et acclamé comme un roi. Le correspondant du *Times*, qui a suivi l'ex-président de la Chambre, a noté au cours du voyage des faits qui accentuent l'idée qu'on se fait partout de l'omnipotence du maître actuel de la France. Comme preuve de l'importance qu'on attache aux moindres de ses paroles, il nous informe qu'environ soixante reporters et une armée de télégraphistes accompagnaient le futur premier ministre ou futur président de la république française. Les discours de M. Gambetta, dans cette tournée politique, contrastent singulièrement avec ceux qu'il a prononcés avant les élections du 21 août. Ils sont empreints d'une quasi modération qui ne lui recruta pas d'amis à Belleville, son château-fort d'autrefois, qui a élu un de ses adversaires M. Tony Révillon. M. Gambetta a été presque tendre pour le Sénat. Il ajourne le scrutin de liste à quatre ans, le scrutin de liste qui lui a causé tant d'amers chagrins. Il a mis ses auditeurs en garde contre les utopies, les changements brusques. On a compris par là qu'il n'était pas pressé de reviser la constitution comme il le donnait à entendre avant le 21 août.

Que conclure de là ? M. Gambetta se lançait-il avant les élections dans les tirades radicales pour enlever d'assaut ses amis de Belleville ? Il est assez probable que les exagérations de ses discours n'étaient que des manœuvres électorales. Il se sent perdu à Belleville et il ne veut plus ménager ce qu'on appelle la queue du parti républicain.

Dans tous les pays de gouvernement représentatif, on sacrifie beaucoup à la veille des élections, aux manœuvres électorales, mais nulle part plus qu'en France. Les candidats, à peu d'exceptions près, doivent s'y faire les esclaves du suffrage universel : Quels esclaves et quels maîtres ! Nous ne connaissons rien de plus humiliant pour la nature humaine que ces aplatissements d'hommes de talent devant la populace ignorante et corrompue des grandes villes !

Une revue française, la *Revue des Deux-Mondes*, qu'on ne taxera pas de rigueur pour le régime représentatif, s'écrie à la vue de ces manœuvres : " Il faut en convenir, c'est en somme une triste chose que la littérature électorale. Le superlatif y foisonne, l'adjectif s'y étale et s'y pavane dans toute sa pompe. C'est le règne du panache et de la phrase, c'est le triomphe de l'exagération et de l'absurde, c'est un défi perpétuel porté à l'humaine imbécillité ! Quelles amorces on lui présente ! par quels mensonges on l'amuse ! Les plus modestes promettent à leurs électeurs des places de gardes champêtres, des bureaux de tabac, des ponts, des canaux, des chemins de fer..... D'autres se font forts de nous débarrasser, en un tour de main, de tout ce qui nous entrave et nous gêne ; qu'on les laisse faire, ils supprimeront d'un coup le Sénat, la magistrature inamovible, le service militaire et peut-être l'impôt et sûrement le sens commun qui, de toutes les tyrannies, est la plus gênante. Nous avons lu une affiche dont le signataire s'engageait à procurer à tous les Français le bien-être et la gloire. Nous en avons frissonné de plaisir.

Ce qui a le plus frappé le correspondant du *Times* dans les différents discours de M. Gambetta, ce sont ses déclarations en faveur d'un traité de commerce. Il y a vu une avance faite à l'Angleterre, d'autant plus que M. Tirard, ministre du commerce, a aussi incliné du côté libre-échangiste. " Il serait inutile, a dit M. Gambetta, de creuser des ports, de multiplier les chemins de fer, si nous n'avons pas de débouchés à notre commerce et surtout si nous ne tenons pas les anciens ouverts. Vous connaissez mes convictions, elles n'ont jamais changé. Je vous crois assez forts, assez industriels, assez hardis et en même temps assez expéri-

mentés pour soutenir la concurrence contre l'étranger." C'était en effet une déclaration libre échangiste et elle a été accueillie avec plaisir en Angleterre. Le ministre du commerce s'est cru obligé à plus de réserve et sa déclaration n'est pas aussi accentuée que celle de M. Gambetta. Après avoir parlé du creusement des ports nouveaux et des primes accordées par le gouvernement aux vaisseaux marchands, M. Tirard a continué en ces termes :

" Ces lourds sacrifices imposés à l'ensemble de la nation seront récupérés, je l'espère, par l'accroissement d'affaires qui doit en être la conséquence ; mais pour y parvenir il ne faut pas qu'après les avoir améliorés, nous fermions nos ports ni que nos primes ne servent qu'à faire promener des navires à moitié vides.

" Il faut au contraire que nous établissions un va-et-vient perpétuel de produits échangés. C'est dans ce but que le gouvernement travaille avec persévérance à la conclusion de conventions internationales qui, sans compromettre aucun intérêt français, conservent à nos produits les débouchés qui leur sont nécessaires ; l'œuvre n'est pas facile ; mais malgré les difficultés qu'elle soulève, j'ai le ferme espoir que nous parviendrons à établir prochainement une entente cordiale et définitive avec la plupart des puissances européennes.

" Tout ne sera pas fait cependant.

" Les pouvoirs publics ayant accompli leur œuvre, il appartient aux particuliers d'accomplir la leur. C'est à l'initiative individuelle qu'il appartient en effet de mettre à profit les avantages qui sont à la disposition des citoyens. Il ne suffit pas d'avoir de bons outils, il faut savoir s'en servir avec intelligence et résolution. Or, de vastes territoires ouverts depuis longtemps à notre commerce ne reçoivent nos produits que sous marques étrangères et sous pavillons étrangers. C'est un malheur ! C'est une faute !

" Il faut que le pavillon français porte au loin les produits français et que nous ne soyons pas éternellement tributaires des exportateurs étrangers ! Cette conquête du commerce français sera la justification des primes à la grande navigation dont elle est aujourd'hui la principale raison d'être, c'est par les efforts ainsi combinés des pouvoirs publics et de l'initiative individuelle que nous parviendrons à augmenter encore la prospérité de notre pays dont votre belle et plantureuse Normandie nous donne un si merveilleux témoignage."

En Angleterre, on s'est réjoui de ce langage, et le *Times*, croyant tenir son traité, s'en est montré tout arrogant. Il feint de ne pas trouver assez complètes les propositions du gouvernement français. Ce n'est pas tout, selon le journal de la cité, d'être libres échangistes en paroles : il faut l'être aussi en actions. Or, tout traité que l'on proposera est une contradiction flagrante des principes du libre échange. Celui-ci n'admet pas de traité ni de négociations commerciales. Si on en juge par la nouvelle attitude du *Times*, les hommes d'état français auraient manqué de diplomatie en découvrant trop tôt leur jeu. Il est évident que le *Times* fait le fier par calcul, et qu'il n'espère pas le libre échange, mais un simple traité de commerce qu'il voudrait rendre le plus avantageux possible, depuis qu'il a acquis la conviction que le gouvernement songe à reprendre les négociations avec la Grande-Bretagne pour jeter les bases d'un nouveau traité.

* *

La ligue irlandaise a tenu, ces jours derniers, une immense convention formée de délégués de toutes les parties de l'Irlande. Il s'agissait de savoir quelle attitude le pays devait prendre en face du *Land Act* passé à la dernière session. Les uns ont prétendu qu'il ne fallait pas s'en prévaloir, les autres ont soutenu au contraire qu'il serait sage d'en tirer le meilleur parti possible. Les séances de la convention ont été très tumultueuses, et si M. Gladstone y avait assisté, il se serait convaincu qu'il n'a pas encore droit au titre de *pacificateur de l'Irlande*. Il ne l'aura du reste pas d'ici à longtemps ce titre, si les *Home rulers* tiennent leurs promesses. Il a été résolu dans cette convention que les Irlandais devaient réclamer, avec plus d'énergie que jamais, l'abrogation de l'acte d'union et le rétablissement de l'ancien parlement d'Irlande. Question agraire, question de gouvernement, on voit que ce malheureux pays est encore loin de la paix et de la tranquillité.

L'on a aussi agité la question de savoir si les fermiers devaient payer leurs rentes aux propriétaires. Les délégués irlandais-américains se sont prononcés contre toute idée de paiement, menaçant en même temps de couper les vivres à la Ligue agraire si elle fléchissait devant la loi et les Landlords. C'était une menace sérieuse, car on sait que presque tous les fonds de la Ligue agraire viennent des Etats-Unis. Cependant, M. Parnell a réussi à faire écarter une proposition aussi dangereuse.

Le *Land Act*, il n'y a pas à le nier, porte une attaque sérieuse au droit de propriété et a une forte teinte socialiste. C'est une concession faite aux fermiers irlandais qui ont toujours contesté le droit de propriété aux Landlords. Ils se croiront plus autorisés que jamais à

les regarder comme " les voleurs de leurs terres " et à leur refuser le paiement des rentes comme cela s'est pratiqué, en plusieurs endroits, depuis trois ans. L'Irlande n'est pas au bout de ses réclamations. Pour l'apaiser, l'Angleterre ne devra pas ménager les concessions. Elle a tant à se faire pardonner !

HIX.

LE DEVELOPPEMENT INTELLECTUEL EN CANADA

(*The Intellectual Development of the Canadian People* —by J. E. Bourinot, the clerk of the House Commons, Canada.)

Les journaux d'Angleterre, le *Times* en tête, ont très favorablement accueilli l'ouvrage dont le titre précède ; les journaux anglais du Canada ont fait de même ; quelques-uns de nos journaux français l'ont critiqué ; la presse parisienne ne sait pas encore qu'il existe. (La France est si belle, et le Canada est si loin !)

En d'autres termes, l'auteur fait cette dernière réflexion au début de ce petit ouvrage, ou " mémoire " (*paper*)—comme il l'appelle lui-même—dont la lecture est intéressante et qui, sous une forme modeste, restera pour les travaux utiles destinés à guider les futurs historiens du Canada.

Une courte analyse de ce travail offrira peut-être aussi quelque intérêt.

Que peut-on bien écrire à propos du développement intellectuel dans une colonie ? Voilà, dit l'auteur, ce que demanderont sans doute les savants européens. Pour ces messieurs, en effet, le colon est un homme aux rudes allures, faisant la chasse et la pêche, cultivant un petit lopin de terre pour sa propre subsistance, ouvrant parfois un nouveau sentier à travers la forêt, mais ne s'occupant, en aucune manière, de cultiver son intelligence et celle de ses enfants.

Toutefois—chose fort heureuse—il est assez généralement reconnu que notre pays a franchi, depuis longtemps, cette période primitive. On a écrit des volumes sur les progrès de nos différentes industries, et cela dans le but très louable d'attirer chez nous des capitaux et des colons. Mais de l'activité qui règne dans nos écoles, notre presse et même notre littérature, on ne s'occupe qu'incidemment. Signaler cette activité, voilà quel est le but de l'auteur.

Il ne prétend point écrire une histoire complète de ces trois manifestations du travail intellectuel qui se fait parmi nous et dont les résultats ont déjà mérité l'attention d'hommes éminents, dans trois grands pays, les Etats-Unis, l'Angleterre et la France. M. Bourinot veut seulement établir que dans les éléments principaux du développement intellectuel, le Canada fait des progrès, non point rapides, mais continus et encourageants, preuve que, malgré leur position désavantageuse de colons, les Canadiens n'ont perdu aucun des traits caractéristiques des différentes races auxquelles ils doivent leur origine.

Cet énoncé du plan de l'ouvrage équivaut à une déclaration d'impartialité ; l'auteur a su y rester fidèle.

Passant rapidement en revue les trois grandes périodes de l'histoire du Canada—jusqu'à l'avènement de la Confédération qui nous a ouvert une ère nouvelle—il y recherche les progrès, le développement graduel de l'éducation, de la presse et de la littérature. Ses lecteurs n'ont plus aucunement affaire à l'un de ces écrivains que leur partialité a rendus si injustes à l'égard des Canadiens-Français. Aux yeux de bien des gens, la partie qui nous concerne est néanmoins incomplète. Mais personne ne pourra s'empêcher de reconnaître les études intelligentes que l'auteur a faites, dans le but et avec le désir évidemment sincère de rendre justice à tous les hommes éminents de notre race qui ont travaillé au progrès intellectuel du Canada, depuis les premiers missionnaires jusqu'aux auteurs et aux hommes politiques contemporains les plus marquants. En d'autres termes, le lecteur anglais qui, jusqu'à présent, s'est laissé guider par des écrivains à l'esprit étroit, aux idées francophobes, trouvera que M. Bourinot—anglais lui-même—accorde une bien large part aux Canadiens-Français dans ce grand travail de développement intellectuel qui a commencé, chez nous, avec les débuts de la colonie française.

Les Canadiens-Français reconnaîtront, en lisant l'ouvrage, la vérité de ce qui précède. Il y a plus : à l'exception de certains articles remarquables, publiés, depuis quelques années, dans le journal anglais le plus important du pays—le *Mail*, de Toronto—et rendant pleine justice, sur différents points, aux Canadiens-Français, aucun publiciste anglais—même que M. Bourinot—n'a su indiquer la valeur et le rôle de l'élément français dans l'œuvre générale du développement intellectuel en Canada.

La traduction de quelques passages prouvera encore mieux cette dernière assertion :

" La religion exerça une influence puissante dans la

colonisation de la Nouvelle-France. Elle assura au pays les services d'une légion de missionnaires pleins de dévouement et de zèle qui, animés d'un courage indomptable, pénétrèrent dans les solitudes du Nord-Ouest et dont les noms passeront à la postérité la plus reculée, avec ceux des rivières, des lacs et des forêts de cette vaste région qui est aujourd'hui le pays le plus fertile du monde." (P. 5.)

" Le Canadien-Français a le culte du passé de son pays natal, et il est animé de la ferme détermination de conserver intactes sa langue et ses institutions. Aussi existe-t-il dans la province de Québec, chez les Canadiens-Français, un sentiment national qui a produit des résultats intellectuels dont il n'est point permis d'ignorer l'existence." (P. 15.)

" Pendant les premières périodes de l'histoire du Canada, le prêtre fut un guide dans les choses temporelles, comme dans les choses spirituelles." (P. 17.)

" Fait remarquable, les législatures canadiennes-françaises ont montré, dès le début, un sincère désir de suivre, autant que le permettaient les circonstances, ces admirables règles et principes de procédure que l'expérience de plusieurs siècles, en Angleterre, a prouvés nécessaires au maintien du décorum, à la liberté de la parole et à la protection des minorités. Les discours des chefs canadiens, dans les deux Chambres, dénotent une connaissance approfondie de la constitution, chose remarquable chez des hommes jusqu'alors étrangers à la pratique parlementaire." (P. 20.)

A la page 26, M. Bourinot signale un autre fait trop méconnu par un grand nombre d'écrivains. Parlant de la colonie française et des débuts de l'occupation anglaise, il s'exprime ainsi :

" La France et l'Angleterre n'avaient point alors de système pour l'éducation du peuple. Mais il est incontestable que, généralement parlant, les Canadiens trouvaient chez eux, pour l'éducation morale et intellectuelle, des avantages bien supérieurs à ceux dont jouissait, à la même époque, la masse de la population, en Angleterre et en France."

Et plus loin :

" Dès les débuts de leur organisation, toutes les provinces ont eu des établissements d'éducation supérieure.... Le Séminaire de Québec a toujours occupé une position préminente comme établissement d'éducation de l'ordre le plus élevé, et a fait beaucoup pour développer l'amour de la science chez ceux qui ont pu profiter des avantages qui leur étaient offerts." (P. 35.)

Ces extraits empruntés aux trente premières pages de ce petit livre—qui n'en a que 128—suffisent pour faire voir l'esprit qui anime l'auteur et ne se dément pas jusqu'à la fin. Le lecteur français ne peut se défendre d'un sentiment de satisfaction et de gratitude quand, après avoir lu de belles pages où l'auteur, sans emphase mais avec l'assurance de l'homme bien renseigné, relate les travaux et les succès de ses compatriotes, il (le lecteur) arrive à un passage également bien pensé et bien écrit, où l'auteur lui dit, sous une forme ou sous une autre : " Mais il ne faut pas oublier ici le rôle que joua l'élément canadien-français."

De plus, comme on peut en juger par les extraits qui précèdent, les réflexions de l'auteur, les hommages sincères qu'il ne marchandait pas aux hommes éminents de notre race, sont autant de réponses victorieuses aux attaques formulées contre nous par les francophobes du passé, du présent et de l'avenir. Dans combien de journaux et d'ouvrages—peu chrétiens et très francophobes, il est vrai—n'a-t-on pas lu des accusations comme celles-ci :

" Le prêtre catholique étouffe le sentiment du progrès chez la population canadienne-française."

" Le Canadien-Français n'a point le sentiment du patriotisme et de la loyauté."

" Les Canadiens-Français n'ont pas l'idée de la tactique parlementaire."

" La population canadienne française est ignorante, routinière et ennemie de tout progrès."

Or les citations qui précèdent ne sont-elles pas des réponses directes à ces accusations ?

Le *Royal Colonial Institute* vient d'accueillir, avec honneur, l'ouvrage de M. Bourinot qui fait, par là même, autorité. Désormais, les écrivains anglais qui s'occuperont de nous, auront à compter avec ce petit livre.

M. Bourinot ne nous aura-t-il rendu que ce service qu'il aurait des droits bien établis à notre gratitude.

E. BLAIN SAINT-AUBIN.

Ottawa, 26 sept. 1881.

L'HON. M. MATHIEU

L'hon. M. Mathieu, qui a représenté pendant nombre d'années le comté de Richelieu aux Communes et à l'Assemblée de Québec, vient d'être nommé juge en remplacement de l'hon. juge Ollivier, à Joliette.



UN MENDIANT—TABLEAU DE M. BASTIEN LAPAGE

BENJAMIN SULTE

Tout à l'heure il faudra lui changer son nom de *Benjamin* en celui de *Bénédictin*—pour les travaux qu'il accomplit, pour la garde qu'il monte, de jour et de nuit, autour de nos reliques, de nos souvenirs et de nos gloires nationales—gare à qui y touchera !

Poète, historien, archéologue, économiste, linguiste, Sulte est un peu et parfois beaucoup de tout cela, sans qu'il s'amoindrisse par la politique, à l'instar de tant d'autres. Piron ne lui eut connu qu'une faiblesse, celle de devenir *académicien*. Pour lui, c'était bien la dernière des faiblesses, puisqu'il s'était muni de l'épithète que chacun retiendra aussi longtemps que l'Académie existera.

Ci-gît Piron qui ne fut rien
Pas même un académicien.

Sulte est un piocheur, plus que cela, un travailleur, mieux que cela, un artiste. On n'est pas plus complet pour produire des œuvres durables.

Il nous a dit quelque part comment il a aiguisé sa plume sur un comptoir. Peu de collège ou de latinité, il s'est fait homme sans humanités. Il apprit de bonne heure à regarder—en photographie—Les images saisies à point étaient corrigées à loisir, dans le silence du cœur et de l'esprit. Je lui sais des poésies, rimées comme de bon, et cependant, pleines de bon sens. Il s'est fait aussi un style—naturel comme le pain l'est à l'estomac. Sa plume est au service de son jugement, et son jugement est appliqué à la retouche de la vision des choses, des hommes et des faits, la plus nette que je connaisse. Avec Sulte, il n'est pas de longueurs, pas de redites, partant pas d'ennui. Il condense en écrivant, il fixe ses connaissances, il analyse, et dès lors il crée. On ne devient historien qu'à ce prix. L'érudition se montre dans l'idée, la science perce partout, jusque dans les mots, l'art brille en cherchant à s'effacer. Nos critiques ramoneurs, tombant de la cheminée dans ce cabinet, cet atelier, n'y voient que du feu. Le style les éblouit : ils rougissent malgré eux de se voir couverts de la saie de l'Homond et du dictionnaire. Vite ! qu'on les paie et qu'ils s'éclipsent.

Sulte est né à Trois-Rivières ; il en a écrit l'histoire, qui n'a pas été lue, parce que nous ne savons pas lire. Mais il s'est bien juré, par exemple, de nous apprendre à lire, un jour ou l'autre, et de nous forcer à revenir sur ces pages, saturées de ses premières et de ses plus chères affections. Vous vorrez qu'il y réussira. Petit à petit, il nous atteint, il nous gagne sans qu'on s'en doute. Sa main répand à profusion sur la route qui conduit à la chapelle de *Sa Dame*, des poésies, des bluettes, des contes fleurs qui plaisent aux jeunes filles, aux amoureux, aux yeux bleus, aux lèvres roses, aux œurs tendres, à la gente ailée de l'humanité. Ce monde lui est acquis.

Esprits plus sérieux, vous vous êtes laissés surprendre d'intérêt en lisant ses vieilles gazettes, ses études sociales ou littéraires ; Canadiens-Français, vous avez applaudi lorsqu'il a pris notre part contre nos détracteurs ; politiciens, vous vous êtes taillé des discours, des articles de journaux à même les renseignements qu'il vous a fournis sur nos bois et forêts : littérateurs, vous emboitez le pas après lui, lorsqu'il vous ouvre les portes de l'Académie. On ne saurait vraiment lui vouloir trop de bien.

On me dit qu'il doit publier, demain ou après demain, *Les Gloires du Canada*. Ses mains, habiles à tant de choses, doivent l'être également à tresser des couronnes. Il ne lui restera plus après cela qu'à compléter son histoire des Trois-Rivières, et cette fois, on la lira. Ses succès en dehors auront servi de préface à ce précieux ouvrage. N'a-t-il pas juré ses grands dieux qu'il nous le ferait lire ? Il en a pris le vrai moyen.

Faudra-t-il attendre que le talent de Sulte nous soit révélé par la France, comme l'a été celui de Fréchette, poète, comme l'est celui de Chapleau, homme d'Etat ?

Allons donc ! soyons plus jaloux de nous-mêmes. Un peu moins d'envie, plus d'étude, de conscience, de noblesse, de fierté nationales, et reconnaissons que Sulte, en signant *Les Gloires du Canada*, y ajoutera un beau nom comme écrivain.

A. N. MONTPETIT.

Un célèbre peintre français, M. De Neuville, vient de composer, dit-on, une œuvre qui aura de la vogue. Le titre est : *Prise de Bou-Améma par les Français*.

Le tableau représente un désert. Au premier plan, sur le sable, on voit un œuf d'autruche d'une certaine dimension.

—Mais où est Bou-Améma, demande un monsieur qui a examiné le travail du peintre.

—Il est parti, lui répond celui-ci, tout en achevant de fumer sa pipe.

—Mille pardons, continua le curieux toujours en s'adressant à l'artiste, mais où sont donc les Français ?

—Ils ne sont pas encore arrivés !

UN MENDIANT

(Voir gravure)

C'est un vieux mendiant barbu
Qui va, quêtant de porte en porte
Et trébuchant, sans avoir bu.
Boiteux comme un cheval fourbu,
Trafiard et lent comme un cloporte....
C'est un vieux mendiant barbu
Qui va, quêtant de porte en porte.

Besace au flanc, bâton en main,
Il vague à travers le village,
Heurtant les cailloux du chemin :
Besace au flanc, bâton en main.
Son front n'est plus qu'un parchemin
Ridé par la misère et l'âge.
Besace au flanc, bâton en main,
Il vague à travers le village.

Tous les seuils lui sont familiers,
Tous les cœurs lui sont charitables ;
Malgré ses regards singuliers,
Tous les seuils lui sont familiers.
Il dort, la nuit, dans les halliers,
Dans les granges ou les étables.
Tous les seuils lui sont familiers,
Tous les cœurs lui sont charitables.

Une fillette de huit ans
Au mendiant a fait l'aumône :
Et le vieux admire longtemps
Cette fillette de huit ans,
Ces géraniums éclatants
Et ce pain blanc à croûte jaune....
Une fillette de huit ans
Au mendiant a fait l'aumône.

Pauvre marmiteux en haillons,
Chargé d'ans comme un patriarche,
Juin te chauffe de ses rayons,
Pauvre marmiteux en haillons !
Vers les bois pleins de papillons
Va, maintenant ! Reprends ta marche,
Pauvre marmiteux en haillons,
Chargé d'ans comme un patriarche !

ADRIEN DÉZAMY.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les grands hommes qu'on met au gouvernement des Etats sont comme ceux qu'on condamne au supplice, avec cette différence que ceux-ci reçoivent la peine de leurs fautes, et les autres de leur mérite.

RICHELIEU.

Un vice coûte plus cher à nourrir que deux enfants.

FRANKLIN.

Il ne faut jamais renvoyer l'air d'autorité si loin qu'on ne puisse le retrouver dans l'occasion, parce que souvent l'air d'autorité est nécessaire pour constater l'autorité même.

MARQUIS D'ARGENSON.

La bienfaisance n'est qu'une restitution.

PAPILLON.

Je ne crois pas que le véritable amour de la liberté soit jamais né des seuls biens qu'elle procure..... Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même est fait pour servir.

A. DE TOCQUEVILLE.

Mettez-vous ceci dans l'atête : jamais le métal plaqué ne vaudra l'or pour supporter l'usure de la vie.

J. STUART BLACKIE.

Le sommeil est un voleur généreux qui donne à la force ce qu'il prend au temps.

LA REINE DE ROUMANIE.

NÉCROLOGIE

La mort ne choisit point ses victimes ; elle fauche aveuglément de droite à gauche sans tenir aucun compte des existences dont elle tranche le cours.

Inopinément elle vient de moissonner une jeune mère pleine de vie et d'espérance, elle vient d'ôter à l'affection de son mari et de sa famille madame Marie-Flavie Joséphine Léveillé, épouse de M. Joseph Duclou, marchand de cette ville, décédée samedi, le 24 septembre dernier, à l'âge de 29 ans et 6 mois. Madame Duclou était une femme d'intérieur, dont la société était d'un charme exquis ; elle vivait pour les siens.

Ancienne élève graduée du couvent de Villa-Maria, elle avait puisé, sous la tutelle des dames de la Congrégation de N.-D., cette éducation tout à la fois vertueuse et solide qui faisait d'elle une femme à part ; aussi ses amis ne se comptaient point.

La tombe vient de se fermer sur une existence utile ; il ne reste qu'à s'incliner devant les décrets d'en haut.

Nous présentons nos condoléances à M. Duclou dans le terrible malheur qui le frappe.

A PROPOS DE CERTIFICATS MENSONGERS.—Ce ne sont pas de villes drogues, qu'on prétend préparées avec des racinages étrangers et très rares en faveur desquelles on produit de prétendus certificats de guérisons miraculeuses qui sont les plus recommandables, mais bien cette médecine simple, pure, efficace qui prouve son excellence par les cures qu'elle opère. Tels sont les Amers de Houblon qui possèdent toutes ces qualités au premier degré.

LE VRAI LARA

Il y a quelques jours, les journaux anglais ont annoncé la mort du capitaine Trelawney. La chose est passée inaperçue et beaucoup de lecteurs, sans doute, n'ont pas même pris la peine de se demander quel était ce personnage, à la vie duquel on consacrait cinquante lignes. Pourtant ce fut autrefois une célébrité, ou du moins une notoriété, assez peu enviable sans doute, mais au moins de nature à intéresser la curiosité publique.

Né en 1788, le capitaine Trelawney était, en 1815, officier dans la marine anglaise. Il profita de l'occasion de la guerre avec les États-Unis, pour changer de drapeau, et combattre sous les bandes étoilées.

En 1818, il partit avec lord Byron, pour l'Italie et la Grèce. C'est dans ce premier pays qu'ils perdirent leur compagnon et ami, le poète Shelley.

On rapporte que Byron et Trelawney avaient fait sécher le cœur de leur compagnon, et s'en servaient pour jouer au Tennis, dans le seul but de faire étalage de leur cynisme et de leur profond mépris pour toutes les convenances.

Le capitaine Trelawney se lança ensuite dans une vie d'aventures, de brigandage et de piraterie qui lui créèrent sa réputation. Jamais on ne vit pareille série de froides cruautés. Tous les forbans des mers d'Orient le vénéraient comme leur maître. Cela dura une vingtaine d'années, après quoi le grand écumeur de mer s'en vint tranquillement vivre en Angleterre, où il vient de mourir à l'âge de 93 ans.

L'article suivant, qui se rapporte au capitaine Trelawney, est tiré des *Mémoires*, de Villemessant.

J.-A.-N. P.

Un soir il y avait peu de monde sur le boulevard, la conversation était languissante, quand elle vint à tomber sur un jeune duc qui affichait déjà l'amour désordonné des plaisirs excessifs.

Le jeune homme était beau, il était ardent, il était spirituel. Il n'était sorte de dévergondage dont il ne fit parade.

—C'est un garçon perdu, disait un des causeurs, il est éternellement condamné aux drôlesses. Jamais une femme d'un monde un peu propre ne consentira à s'occuper de lui, elle se perdrait entièrement de réputation.

—Vous vous trompez, mon cher—répondit gravement un autre causeur—c'est avec cela qu'on a des reines.

Cette réponse produisit un mouvement de stupéfaction.

C'était en effet le favori d'une reine qui parlait. M. Gronow était à cette époque un petit homme, maigre, d'environ cinquante ans, avec des cheveux rares, une moustache étroite dont il faisait raser les bords tous les matins, ce qui ne parvenait pas à dissimuler les traces de la teinture sous laquelle il redevenait brun.

Toute la journée on le voyait habillé d'une éternelle redingote bleue, serrée, boutonnée à la taille et laissant passer un imperceptible liséré de son gilet blanc. Les gens qui ont parié qu'il dormait avec son *stick* à pomme d'or entre les lèvres ont gagné des sommes considérables.

Il coulait sa vie assis à la fenêtre du Petit-Cercle, sa fameuse canne à la bouche, et il regardait passer son Paris.

Un Paris qui était vraiment à lui, car Paris c'était les cercles, le boulevard, le café anglais, l'Opéra, le quartier Bréda, et rien de plus.

Tout ce qui vivait en dehors de ce milieu, il ne le connaissait pas—"cela n'existait pas."

Il avait vaguement entendu parler des faubourgs où s'agit l'industrie, d'une Sorbonne où grandissent les intelligences ; mais tout cela vit de peu, mange des saucissons qui sont parfois à l'ail ; quand cela se marie, c'est pour faire souche d'honnêtes gens, ça aime bourgeoisie sa moitié et ça a des enfants à soi :—que diable un Anglais *respectable* aurait-il pu aller faire par là ?

Pour bien comprendre M. Gronow, il faut connaître ces deux types d'Anglais répandus sur la surface du globe civilisé, l'Anglais gras et l'Anglais maigre. M. Gronow appartenait à la race maigre.

C'était un homme d'excellente compagnie, qui joignait au plus profond respect du *proper* et du *convenient*, une propension immense pour l'*excentric*. Il commentait les plus grandes folies sans que son menton cessât d'occuper le centre des deux pointes de son faux-col. Il avait épousé une danseuse, et il se serait brûlé la cervelle plutôt que d'aller à l'Opéra en redingote.

Ce petit homme pommadé, musqué, froid, flegmatique, qui connaissait à Paris le plus haut monde, qui était fort répandu dans tous les salons diplomatiques, qui avait vécu avec les notabilités européennes, ne parlait jamais de sa famille. Était-il le descendant légitime d'une race de marchands de bière enrichis, ou le fils égaré d'un grand seigneur ? Les opinions étaient fort partagées à cet égard.

On disait cependant que sa mère avait été intimement liée avec madame Jordan, artiste d'un grand talent, qui avait connu les heures peu heureuses avant

de devenir la maîtresse du duc de Clarence, le plus jeune des cinq fils de George III, celui qui fut roi sous le nom de Guillaume IV.

Quand madame Jordan eut un fils de son royal amant, fils qui fut reconnu par Guillaume sous le nom de lord Fitz Clarence, comte de Munster, sa faveur ne connut plus de bornes, et elle en profita pour faire accorder au jeune Gronow, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans, une compagnie dans les Life Guards. Il fut un des plus jolis officiers de parade de l'orgueilleuse Albion, et, pendant dix ans, sa miniature fut cachée dans les poches d'une grande princesse qui l'aimait follement.

Quand M. Gronow quitta l'Angleterre, ce portrait lui fut rendu, et on le voyait quelquefois, lorsque passait une beauté à la mode, ouvrir négligemment l'étui de maroquin rouge où il retrouvait ses vingt-cinq ans et ses succès. Il soupirait en le refermant.

C'est la seule marque de sensibilité qu'on lui ait vu donner.

M. Gronow appartenait à l'école des diplomates silencieux, ce qui veut dire qu'il racontait beaucoup et très longuement, quand par hasard il se décidait à parler. Il aimait la littérature anglaise, et bien qu'il eût en médiocre estime le caractère et la portée politique de lord Byron, il faisait grand cas du poète. Par un contraste peu rare, ce petit homme, dont la figure ressemblait à du marbre, éprouvait vivement.

Peut-être avait-il dû prendre un masque pour défier les regards quand il n'était pas aux genoux de la princesse—et le masque était resté. Mais, à l'entendre exalter les créations sombres et terribles de Byron, on devinait que la passion avait dû jadis habiter ce vieux cœur.

C'était avec un véritable enthousiasme qu'il analysait les tempêtes dont avait dû être bouleversée l'âme des héros de son poète, le *Giaour*, le *Corsaire*, *Lara* surtout, *Lara* le démon, qu'il prétendait avoir connu, et sur lequel il racontait des détails publiés en Angleterre il y a près de quarante ans, mais qui cependant sont restés assez ignorés en France pour que je croie pouvoir leur consacrer un chapitre.

Cette histoire m'intéressait jadis, et je me suis toujours imaginé être la personnification du public.

A en croire M. Gronow, *Lara* et Manfred auraient réellement existé, et leur modèle vivant était un certain Trelawney qui s'était fort lié avec lord Byron pendant son séjour en Grèce.

Ce Trelawney était un géant de six pieds, portant une magnifique tête pleine de calme, d'intelligence, de passion contenue et d'audace, sur le corps le plus merveilleusement proportionné qu'il soit possible de rêver.

Il avait la main belle, longue, effilée, et cependant il plaçait, dit-on, une première noisette entre le médium, une seconde entre le médium et l'annulaire, une troisième entre l'annulaire et le petit doigt; puis, rapprochant lentement ses doigts tendus, il écrasait les noisettes.

Il prenait au hasard trois tringles de fer, dont chacune avait environ trois ou quatre centimètres de diamètre, et, après les avoir assujetties sous son pied, il les transformait sans effort apparent en une natte à trois brins aussi régulière, aussi parfaite que si elle eût été fabriquée par la plus puissante machine. Quand cette natte avait atteint une certaine longueur, il la saisissait entre ses deux mains et il la tordait en forme de tire-bouchon.

Ce terrible athlète parlait tous les idiomes et tous les dialectes connus depuis la côte de Coromandel et la pointe de Ceylan jusqu'aux îles de la Sonde; bronzé par le soleil indien autant que Siva lui-même, toujours habillé d'étoffes de soie et de cachemire qui le drapaient comme une statue antique, il ressemblait aussi peu que possible à un Anglais; et, avec sa figure altière et ses yeux voilés de cils immenses, il rendait immobiles et frissonnantes les filles d'Abydos qui croyaient, en le rencontrant, retrouver le dernier des dieux de l'Olympe attaché sur la terre classique de l'imprévu, de la beauté et de la poésie physique.

Sir Trelawney avait cependant répandu plus de sang, ordonné plus de massacres, poignardé plus d'hommes que les héros de la Fable auxquels il faisait rêver. Sa vie racontée par lord Byron, dont il était devenu le compagnon assidu, avait été considérablement mitigée et adoucie pour servir de canevas aux chants de *Lara*.

Aussi, il n'avait pas suffi à Trelawney de la popularité donnée à ses aventures par le génie du poète anglais: son esprit de rébellion contre toutes les autorités acceptées, son mépris pour les lois et pour les institutions sociales ne se contentaient pas d'une œuvre lyrique sur la portée de laquelle le public aurait pu se méprendre.

Il voulut jeter plus audacieusement son défi à la civilisation européenne, et vers 1830 il publia ses Mémoires.

En lisant ce livre, on ne sait s'il a été écrit par un homme ou par un démon. C'est la déification de la violence et de la vengeance; c'est une splendide et dangereuse épopée, pendant laquelle on arrive à croire que l'assassinat est le seul moyen logique de sortir d'une situation embarrassée; que la lutte contre les éléments

les plus furieux, le feu et la tempête, que l'ivresse et la colère sont les passions sublimes qui doivent guider la vie.

Le Conrad de Byron est un pâle efféminé qui devait trembler en face de Trelawney.

Trelawney fut chassé du collège et embarqué par son père sur un navire anglais. C'était déjà une nature indomptable, violente, amoureuse du danger, haineuse de toute discipline et contre laquelle on avait essayé tous les moyens, excepté peut-être la douceur et la bonté. A peine embarqué, il se fit à bord une détestable réputation de force, de courage, de férocité et de générosité qui lui créa de vives sympathies parmi les matelots, ses camarades, mais de profondes inimitiés dans le cadre des officiers. J'ai écrit—générosité, et, en effet, Trelawney a des apparences généreuses qu'il importe de définir pour faire comprendre ce type ineffaçable du véritable aventurier.

Il part maudissant le collège, l'éducation et la famille moderne; en revenant de ses voyages, il rapporte l'horreur du despotisme et surtout l'horreur des lois. Il blêmit de colère à la vue de l'appareil répressif dont s'entoure la civilisation. Pour lui un juge recouvert de sa robe, un agent de police, un prêtre, un gendarme, un ministre ou un roi seront autant de créatures malfaisantes que l'on doit tuer au passage comme des chiens enragés.

Ce sanglant adorateur de la liberté, qui vingt fois aura risqué sa vie pour redresser une injustice, pour défendre le faible contre le fort, n'aura jamais reconnu un droit plus puissant que sa volonté, une raison meilleure que celle de sa force, un argument plus décisif qu'un canon de pistolet ou qu'une lame de poignard.

Pour cet indomptable despote qui, partout où il aura passé, aura jeté la désolation et le carnage, tout semblant d'ordre et de régularité sera le comble du despotisme, tout refrenement opposé à ses passions sera une atteinte à sa dignité d'homme libre et méritera la mort.

C'est ainsi qu'à bord du vaisseau où il est embarqué, il assomme sans pitié ceux qui abusent de leur force pour opprimer les autres, mais qu'il assassine les officiers qui l'avaient puni pour d'innombrables fautes de discipline. Sa vengeance accomplie, il déserte et le voilà pirate. Désormais sa vie va devenir une orgie perpétuelle, l'orgie du massacre.

C'était à Borneo: Trelawney et Zela, son page arabe, la jeune fille qui l'accompagnait dans ses voyages et dont il s'était fait aimer, étaient assis sur une ligne de rochers entre lesquels avaient poussé d'immenses broussailles. Ils attendaient leurs chaloupes, que l'on apercevait déjà à un mille du rivage.

A certains indices, ils croient à la présence d'un tigre.

Voici le récit de Trelawney:

« J'avais glissé une nouvelle balle dans ma carabine, et je résolus d'attendre. Si du premier coup je n'avais pas tué l'animal, Zela et moi nous nous serions jetés à l'eau pour rejoindre la chaloupe. Le frémissement du feuillage devint plus bruyant, et à ma grande surprise, il en sortit, non pas le tigre que je m'attendais à voir, mais un vieil homme tout couvert de poils gris.

« J'allais me lever et marcher sur lui, quand Zela me fit impérieusement signe de ne pas bouger. Le vieil homme fit avec beaucoup de soin l'inspection des lieux, il se courba comme pour sonter l'horizon, et quand il fut relevé, j'aperçus la plus extraordinaire des figures.

« Il était d'une excessive maigreur, de longs poils couvraient son corps, sa taille était énorme, ses jambes, ses bras, ses mains étaient d'une longueur qui me causait un vif étonnement. Son visage était noir, coururé de rides profondes et couvert çà et là de touffes de poils blancs. Presque plié en deux et appuyé sur une grosse massue pareille à celle que portent les sauvages de la mer du Sud, il faisait des pas immenses.—Plus je l'examinais, plus j'étais étonné de son aspect.

« Bien qu'il eût l'air très âgé et même infirme, ses yeux rayonnaient de malice et de feu sauvage. On eût dit le regard d'un démon, et il semblait être une créature perverse et dangereuse.

« Il alla vers l'Océan, s'assit sur un rocher, et, à l'aide d'une pierre aiguë, il ouvrit divers coquillages qu'il avala sans les mâcher; il réunit quelques huîtres dans une large feuille, regarda un instant la chaloupe qui s'avavançait toujours, se lava les mains et reprit sa course d'un pas un peu plus rapide.

« —Je vais le suivre, m'écriai-je!

« —Non, non, me dit Zela. Ne fais pas cela. Ce vieil homme est un habitant des fourrés, et il n'y a pas une bête féroce plus dangereuse.

« Je le suivis cependant par un autre chemin que le sien. J'entendais le bruit des pas du vieux et par intervalles je le voyais briser à coups de massue les branches qui le gênaient. Comme lui, nous traversâmes une grande plaine, puis un torrent desséché qui nous conduisit à un rocher droit comme un mur et haut d'environ six mètres. Un arbre couvert de mousse avait poussé au pied du roc et dépassait sa crête.

« Le vieil homme monta sur l'arbre, s'étendit sur une branche horizontale, et s'aidant des pieds et des mains à la façon des matelots, il arriva à l'extrémité de la

branche d'où il se laissa tomber sur le roc. Nous fîmes comme lui, en ayant grand soin de ne pas nous laisser voir.

« Il franchit une chaîne de rochers sur laquelle étaient quelques pins, puis, s'arrêtant à un arbre mort, dont le tronc pourri et tombé sur la terre avait donné naissance à quelques jeunes pousses, il mesura ces rejets, en arracha quatre, en fit un paquet qu'il noua avec du jonc, et partit.

« Il allait d'un endroit à l'autre, cherchant les fruits des bananiers. Il rejetait ceux qui n'étaient pas mûrs. Enfin il arriva à un petit champ dont la forme rappelait celle d'un amphithéâtre. La terre avait été aplaniée, sablée; un arbre magnifique couvert de fleurs blanches ombrageait une maisonnette soigneusement construite avec du jonc. J'admirais le lieu pittoresque où ce reclus était venu s'installer.

« D'un côté s'élevait une ligne de rochers couverte de tamarins et de noisetiers sauvages, qui répandaient leur délicieuse odeur; ces rochers, polis comme du marbre, formaient en descendant vers le sol une goutte charmante, devant laquelle trois arbres de bétel, souples et élancés, balançaient leurs branches flexibles, tandis que le soleil faisait ressortir la blancheur de leur écorce.

« Derrière la maison l'œil se perdait sur une forêt de joncs et de buissons épineux, et par dessus ce lit obscur et agité s'élevaient le tamarin, le cactus, l'acacia, le bananier et le bambou à la feuille noire.

« Ce vieil homme avait une légèreté singulière et qui me rappelait presque autant l'instinct des animaux que l'adresse des hommes. Pour entrer dans sa cabane, dont le toit de palmiers descendait jusqu'à deux pieds du sol, il déposa son paquet et se courba très bas.

« Je m'avançais pour essayer de le regarder dans son habitation, quand un bruit dans le feuillage me fit retourner. Un serpent à sonnettes, aux yeux comme des escarboucles, était à quelques pas, regardant Zela.

« Je m'élançai vers elle sans précaution, je la saisis dans mes bras et le serpent fuyait dans les buissons, quand elle s'écria:

« Oh! l'homme des jungles!

« Le vieil homme marchait résolument sur moi et faisait tourner sa massue comme un tambour-major fait voltiger sa canne au-dessus de sa tête.

« Sa taille était droite, il me parut plus grand encore, tous ses muscles étaient tendus, ses yeux jetaient un feu ardent; entre ses lèvres noires se voyaient ses dents blanchâtres, serrées les unes contre les autres.

« Ma carabine était tout armée, mais avant que je pusse l'épauler, il m'atteignit par un pas immense et m'asséna un coup de massue.

« Je fis feu en rompant. Le coup lui traversa le flanc du côté gauche; mais lui, bondissant de plus d'un mètre en l'air, rebomba sur moi et je roulai par terre écrasé sous son poids. Je me crus mort.

« —Sauve-toi, criai-je à Zela, et nage jusqu'à la chaloupe.

« —Il est mort, me répondit-elle.

« Elle était là, à mes côtés, son épieu rouge de sang à la main.

« Elle venait de l'achever! »

—Et après? disait-on au capitaine Gronow, qui avait raconté ces histoires tout d'une haleine et avec un accent parfois fébrile, mais sans cesser cependant de se caresser le menton avec la pomme de sa badine.

—Après? je ne sais plus. Trelawney mangé du pudding maintenant en Angleterre; il ne s'occupe guère de nous, et moi je vais suivre un peu cette jolie créature que voilà là-bas. Elle est vraiment classique! Elle est pur sang!

Dans son enfance, l'homme apprend toutes les fables de la vie; dans sa jeunesse, il en parcourt le roman; dans son âge mûr, il en connaît l'histoire.

X***

* * *

Si un bienfaiteur de l'humanité pouvait supprimer les maladies, il aurait pour ennemis tous ceux qui en vivent.

* * *

Les grandes choses ont ce privilège qu'on ne les conçoit guère sans être plus ou moins capable de les accomplir.

G.-M. VALTOUR.

Durant plusieurs années j'ai souffert des maladies des reins, de la gravelle et de l'appauvrissement du sang; j'étais faible et inactif, presque incapable de marcher, et j'étais devenu un vieillard; les différents remèdes dont j'avais fait l'essai étaient demeurés sans résultat, lorsque je fis usage des Amers de Houblon, qui m'ont ramené à la santé. Maintenant, je suis tout comme un jeune homme, fort et actif, quoique je sois âgé de 72 ans. Ce remède mérite d'être essayé.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



Julien

J. ANSSEAU. SC

UNE PRISE D'HABIT AUX CARMÉLITES

La postulante, vêtue de blanc, se présente à la porte du cloître.

LE CHAPEAU

La mode en France est aujourd'hui au monologue ; dans chaque soirée, dans chaque matinée, la maîtresse de la maison fait entendre à ses invités une petite scène récitée par un acteur de renom.

Le monologue qui a eu le plus de succès dans les salons depuis près de deux ans, est le *Chapeau*, c'est celui que nous publions aujourd'hui.

MISE EN SCÈNE : Un chapeau à la main.

Eh bien oui ! je le suis depuis marli dernier ! C'est un fait bien acquis, impossible à nier, Je le suis pour de bon, pour de vrai, sans réplique, Devant deux bons témoins, par bon acte authentique, Dûment enregistré, timbré, tous droits perçus. Dont coût : quelques cents francs... et bonheur en sus. Marié !... qui l'eût dit ?... Moi, le célibataire Le plus obstinément endure de la terre ; Moi qui, dans un salon de ménages farci, Traînais comme une odeur d'annable de roussi, Moi qui manquai déjà, sans raisons acceptables, Cinq ou six unions tout à fait... confortables ; Moi qui, chaque matin, en dépit de mes soins, Avais un jour en plus et des cheveux en moins ; Moi qu'enfin à jamais les mères de famille Méprisaient, pour n'avoir pas épousé leur fille... Marié ! marié ! dé-fi-ni ti-ve-ment !

« Pourquoi, m'allez-vous dire, un pareil changement ? Quel intérêt soudain, quelle puissante cause Détermina chez vous cette métamorphose Et vous fit, vieux garçon, changer ainsi de peau ? »

Quel cause ?... Cherchez !... Devinez !... Un chapeau !

Un chapeau comme tous les chapeaux de la terre, En soie, avec des bords, de la forme ordinaire, Enfin absolument pareil à celui-ci. « Un chapeau ? »

Vraiment oui !

« Comment cela ? »

Voici !

Un soir de cet hiver j'allais dîner en ville. Excellente maison, réception grand style, Avec concert le soir... et tout ce qui s'ensuit. A l'heure du dîner j'arrive, on m'introduit ; Front bas et talons joints, je salue et je pose Mon chapeau sur un meuble. On se présente, on cause, Huit heures moins le quart... on dîne, C'est fort bien ! Quant au repas, ma foi, je n'en dirai trop rien... Le hasard me donnant deux voisines... muettes, Je fis sur le menu des études complètes... A la fin du dîner, je le savais par cœur. Le festin terminé, bien que pauvre fumeur, Je dus d'un fort cigare entretenir les flammes Pour ne pas demeurer tout seul avec les dames. Puis, retour au salon vers dix heures trois quarts. Le concert commençait. Foule de toutes parts. Les dames bras à bras, blanches et bien rangées, Rappelaient vaguement les boîtes de dragées. Debout contre une porte, et, de l'autre côté, Un immense monsieur strictement cravaté, Un cuirassier sans doute, aux moustaches cirées, J'aperçois, dans le fond, les boucles éplorées D'une dame chantant un air sentimental. Je ne voyais qu'à peine et j'entendais fort mal... J'applaudis cependant, par bienséance pure. Puis un habit correct, d'agréable tournure, Parut, et dit des vers.

C'est la mode aujourd'hui.

Le moindre amphitryon ne peut rester chez lui Sans vous servir le soir, en guise d'ambrosie, Quelques échantillons nouveaux de poésie, Que récite un monsieur, vibrant avec excès, Et venant plus ou moins du Théâtre-Français.

Or, les vers, voyez-vous... j'ai honte à vous l'apprendre, — Les vers, moi... ça m'endort !

Je me sentis donc prendre

En écoutant ce vague et doux bruissement, Malgré tous mes efforts, d'un engourdissement, D'une étrange torpeur qui saisit tout mon être. Je le sentais, j'allais dormir... ronfler peut-être ! Ah ! sortons, sortons vite... ou sinon ! D'un regard Je cherche mon chapeau... Déplorable hasard ! La console où tantôt, en faisant mon entrée, Je l'avais déposé, m'apparaît entourée, D'un triple rang compact, formidable, profond De dames s'éventant, les yeux vers le plafond.

Obstacle infranchissable et charmant assemblage De cheveux s'élevant comme un échafaudage, De diamants, de fleurs, de colliers... et plus bas D'épaules... mais qu'alors je ne regardais pas, Car mon chapeau tout seul absorbait mes pensées !

Il était là, montrant ses formes élancées, Au pied d'un candélabre à colonnes, tout fier, Tout reluisant encor du dernier coup de fer... Et je le regardais souvent, d'un œil tendre, Et murmurais tout bas :

« Que ne puis-je te prendre ! Que ne puis-je te mettre — ô chapeau bien-aimé ! — Sur ma tête, et quitter ce salon renfermé ! »

Et le magnétisant d'un regard plein de flammes :

« Viens, petit, viens ! franchis ce triple rang de femmes ! Ou bien vole au-dessus, ou bien passe au travers... Viens en bas, dans la rue... on n'y dit pas de vers ! » Et toujours ronronnait l'éternelle tirade... Et, dormant à moitié, de plus en plus malade, Suppliant, dévorant mon couvre-chef de l'œil : « Viens, petit, viens à moi !... Nous trouverons au seuil De cette maison chaude où la foule s'entasse Un bon petit air frais qui réveille et délasse... »

Vois ! la nuit est superbe et le trottoir est sec ! Nous reviendrons à pied, tranquillement, avec Le silence amical de la lune qui brille... Viens !

— « Avez-vous fini de regarder ma fille ? Par la sambleu, monsieur ?... dit une grosse voix Tout à côté de moi... Je tressaille et je vois Mon immense voisin, le cuirassier, tout rouge, Qui me lance un regard terrible... Je ne bouge Et doucement : « Moi ?... Mais... je ne sais même pas Où se trouve... »

— Ma fille ? Eh ! palsambleu ! là-bas ! Devant cette console... avec un ruban rose ! Faites donc l'innocent !

— Mais, monsieur... — Je suppose

Que vous ne nierez pas... — Pourtant !

— Nous connaissons

Ce que valent, monsieur, vos étranges façons !

— Mes façons ?

— Oui, monsieur ! Cinq unions manquées

Ne sont pas, croyez-m'en, sans être remarquées

— Permettez... — Vous passerez, depuis déjà longtemps,

Pour un petit monsieur des plus compromettants... — Moi ? mais... — Et maintenant, vous osiez, plein d'audace,

Regarder hardiment ma fille, face à face ?

— Eh ! sapristi ! monsieur ! je n'ai pas un moment

Regarder votre fille, entendez-vous ? — Vraiment !

— Que regardiez-vous donc ? — Puisqu'il faut vous le dire,

C'est mon chapeau, monsieur ! — Morbleu ! vous voulez rire !

Votre chapeau, monsieur ? — Oui, monsieur ! mon chapeau !

— Je sentais que le sang me montait à la peau... Il m'agaçait un peu, ce père de famille, Voulant qu'à toute force on regardât sa fille !

L'habit noir, dans le fond, rythmait toujours ses vers.

Et mon voisin et moi, nous jetant de travers

Des regards courroucés, marmottons à voix basse : « C'est ma fille, monsieur !

— C'est mon chapeau !

— De grâce, Parlez un peu moins haut ! » fit un monsieur nerveux.

« Vous me rendez raison sur-le-champ ! Je le veux ! Me dit le cuirassier... — Hé ! qu'à cela ne tienne !

— Demain, vous recevrez ma carte ! — Et vous la mienne ! »

C'était, vous le voyez, un bon duel en train.

Une seconde après, avec fort peu d'entrain

D'ailleurs, dans le salon, les bravos éclatèrent.

L'habit avait fini. Les groupes s'agitèrent,

Brouhaha général, promenade au buffet,

Le rempart féminin s'écarte tout à fait !

Enfin, je vais pouvoir aborder la console !

Je jette à mon rival un froid salut, je vole

Vers l'objet de mes vœux, franchis d'un pied coquet

Les traînes serpentant gaïement sur le parquet,

Je vais toucher au but... « C'est ce chapeau peut-être

Que vous cherchez, monsieur !... — Et je vois apparaître

Au bout d'un bras charmant, délicat, bien formé,

— Un vrai bijou de bras — mon chapeau bien-aimé

Je relevai les yeux... c'était le ruban rose !

« Allez, monsieur, allez !... j'ai bien compris la cause

Qui vous faisiez toujours regarder par ici :

Vous dormiez tout debout, tenez... comme ceci.

Ah ! que j'aurais voulu, pour calmer votre peine,

Vous l'envoyer là-bas, ce chapeau, par la chaîne

Des dames, à travers le salon, main à main,

Il eût tout doucement fait son petit chemin... Mais j'avais un peu peur, vous devez le comprendre,

Qu'on ne le remarquât... Bon ! je vous fais attendre... Bavardez que je suis ! Vous tombez de sommeil,

Voici ! Bonsoir, monsieur ! »

— Ange, ange au front vermeil !

Elle avait deviné mon angoisse cruelle,

Et de tous mes regards n'en prit pas un pour elle !

O sublime candeur ! Pure naïveté

Je repois de ses mains l'objet tant souhaité,

Et retournant tout droit à mon grand adversaire :

« Eh bien ! monsieur, eh bien !... je veux être sincère !

Oui, vous aviez raison !... oui ! car ce n'était pas

Mon chapeau qu'à l'instant je regardais là-bas,

Mais c'était — pardonnez à ma franchise extrême ! —

Votre fille, monsieur, votre fille que j'aime !

— Vous, monsieur !... »

Il tourna vers moi ses gros yeux ronds,

Puis, me tendant la main : « Nous en recauserons ! »

Et l'on en recausa si bien, qu'on sut s'entendre

Et que le résultat ne se fit pas attendre !

Or c'est mardi dernier, comme je vous le dis... Ma femme est un trésor ; ma vie un paradis... Mon beau-père — un mouton, malgré son air austère, —

Pas cuirassier du tout, est chef au ministère ;

Enfin, mérite rare et qui n'a pas de prix ! — L'excellent homme est veuf, donc... vous m'avez compris !

Or ce bonheur complet, que mon cœur ne peut taire,

C'est toi, simple chapeau de soie... ou bien ton frère,

Qui me l'avez valu !... Pauvre gibus anglais !

Parfois l'on rit de vous et l'on vous prétend laid :

On dit que de trop près vos formes surannées

Rappellent les tuyaux ornant les cheminées... En vous jugeant ainsi peut-être on n'a pas tort :

Mais moi, reconnaissant jusqu'au jour de la mort,

Je veux — malgré votre air formidablement bête —

Avec un saint respect vous porter sur ma tête !

JACQUES NORMAND.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

— 0 —

XLIV

UNE FUITE ET SES CONSÉQUENCES

Qu'était devenue Fernande ?

En se retirant dans sa chambre, la jeune fille, le cœur gonflé des larmes qu'elle ne pouvait répandre, entendit madame Lobeau dire au précepteur :

— La malheureuse ! elle a osé avouer !... C'est au grand jour que j'aurais dû la chasser et non... »

Folle de douleur, elle courut s'enfermer chez elle, la voix aigrie de madame Lobeau résonnait sans cesse à ses oreilles. Une sorte de vertige s'empara d'elle ; elle crut voir les airs gonailleurs des valets, sentir leurs railleries infâmes ; elle crut souffrir déjà les coups de l'affront et de la calomnie, les tortures imposées à son amour si loyal et si pur, les souillures qui lui seraient faites ; et sa tête, s'exaltant peu à peu, elle résolut de se soustraire à ces tourments par la fuite.

Elle sortit. Nul ne l'entendit. Il ne plenvait plus, mais l'air était humide et lourd ; quelques reflets d'une lune sans rayons éclairait vaguement la terre.

Longtemps elle erra dans le jardin, dans le parc. Derrière le banc où elle s'était assise avec Philippe, un rosier portait sa première fleur ; elle la coupa, la porta à ses lèvres, voulut la presser sur son cœur comme un souvenir cher, les pétales chargés d'eau se détachèrent et tombèrent sur le gazon boueux. Le calice de la fleur dépouillée apparut à Fernande dans sa nudité triste et froide, et son aspect fit enfin couler ses larmes.

— Mon Dieu ! soupira-t-elle, pitié pour votre enfant ! Suis-je condamnée à être flétrie, foulée aux pieds, repoussée et maudite, et mon cœur jeté aux vents, pareil à ces pétales qui ne sont déjà plus qu'un débris souillé. Adieu, mon bonheur, ma vie, adieu !... Philippe ! Philippe ! Oh ! gardez bien mon âme ! adieu, ami que je ne verrai plus !

Elle marchait, elle courait au hasard. Elle allait franchir une haie d'aubépine qui limitait le parc de ce côté, lorsqu'elle sentit passer sur sa main une chaude caresse.

Le chien de Philippe l'avait suivie et la regardait d'un œil doux et tranquille.

Elle le reconnut, prit la bonne grosse tête du fidèle animal et l'embrassa avec une effusion délirante.

— Drak, lui murmura-t-elle, tu diras à Philippe ce qu'ils m'ont fait souffrir... Pourquoi suis-je pauvre, si pauvre qu'ils disent que j'ai voulu vendre mon cœur. Mensonge... Philippe, vous me l'avez pris et je n'en savais rien ; et maintenant que je le sais, je vous le donne et pourtant je vous fuis !... Elle prononçait ces mots d'une voix entrecoupée et sourde.

Perdu dans les ténébres qui se faisaient plus épaisses, elle allait, revenait sur ses pas, invinciblement attirée vers la fenêtre éclairée de Philippe qui brillait dans l'ombre comme un phare au milieu des mers ; elle repartait encore pour revenir toujours, s'accusant de lâcheté, ne sentant ni la pluie qui tombait de nouveau pressée et pénétrante, ni le froid qui faisait claquer ses dents, ni la lourdeur de ses membres endoloris.

Une terreur étrange, sans nom, s'était emparée d'elle ; il lui semblait être suivie par des fantômes menaçants. Son propre bruit la glaçait d'épouvante. Arrivée sur les bords de la Vienne, elle glissa, et serait tombée dans ses eaux tourmentées, si Drak, qui ne la quittait pas, ne se fût jeté devant elle. Elle se releva et traversa le pont en hallucinée.

— Mon Dieu, conduisez-moi, sanglotait-elle. Monsieur le curé, venez à mon secours... Je suis seule... j'ai peur... au secours !... »

La pauvre enfant marchait sans cesse, s'égarait, s'enfonçait dans les ornières, retrouvait un chemin battu pour le perdre de nouveau.

Vers trois heures du matin, un chien hurlait d'une façon lamentable devant la porte du presbytère. L'abbé Saturnin se leva pour essayer de le chasser. Peine inutile : ses cris redoublèrent à la vue du curé, et celui-ci crut entendre une plainte, mais si faible, qu'il dut écouter longuement pour s'assurer qu'il ne se trompait pas.

Une créature se plaignait, en effet. Le curé se vêtit à la hâte ; descendit au galop et courut ouvrir la porte extérieure. Une masse énorme lui tomba dessus. Effrayé d'abord, il se rassura, comprenant, aux bonds qu'il faisait, que son ennemi n'était autre que le chien ; alla rallumer sa lampe éteinte par la secousse, et ne fut pas peu surpris de reconnaître Drak dans l'animal, des caresses duquel il ne pouvait se défendre. L'intelligente bête le précéda, toujours sautant, jusqu'au seuil de la maison.

Quelque chose d'informe gisait dans la boue. Le curé se baissa, et ne put retenir un cri en reconnaissant une femme, et dans cette femme, Fernande. Il souleva la jeune fille et parvint à la poser dans le corridor.

Au bruit qu'il avait fait, la servante s'était éveillée et levée. — Jésus-Maria ! Que se passe-t-il, monsieur le curé ? demanda-t-elle du haut de l'escalier.

— Vite, Suzon ! viens vite !

Suzon ne se fit pas répéter l'ordre donné.

— Sainte Vierge ! exclama-t-elle en voyant Fernande dans les bras du prêtre, une femme assassinée ! Au secours !

— Tais-toi, ferme la porte et aide-moi.

— La demoiselle du château ! fit-elle stupéfaite, en découvrant le pâle visage de Fernande. Où faut-il la porter ?

— Devant le foyer de la cuisine, sur un matelas que tu vas y mettre. Du feu, et rondement.

Ce fut aussitôt exécuté.

Fernande restait sans mouvement. L'excellent prêtre prit des linges, les fit chauffer, tandis que Suzon déshabillait, non sans peine, la jeune fille, et l'enveloppait à la hâte dans une couverture de laine. Il lui ordonna de la frictionner vigoureusement, et alla lui-même arranger un lit pour la recevoir.

Le chien léchait les mains inertes de la pauvre enfant, et son visage pâle et fatigué que les angoisses de cette nuit horrible avaient décomposé.

Lorsque tout fut prêt, l'abbé Saturnin et Suzon transportèrent la malade dans la chambre d'honneur, et la placèrent, avec des précautions de mère, sur la couche qui l'attendait.

Le curé, malgré les observations de Suzon, exigea qu'elle fût enveloppée dans la couverture de laine ; il fit continuer les frictions, et un peu médecin comme tout curé de

campagne, prépara une boisson sudorifique dont il parvint, à force de précautions et de patience, à faire avaler quelques cuillerées à la malade.

— Philippe ! monsieur le curé ! tels furent les premiers mots qui sortirent de sa bouche.

— Pauvre chère enfant ! murmura le bon prêtre attendri ; elle m'appelle ; c'est moi qu'elle cherchait. Que s'est-il donc passé là-bas !

L'évanouissement avait cessé pour faire place à un sommeil févreux, voisin du délire. Fernande parlait par monosyllabes.

C'est ainsi que l'abbé Saturnin comprit qu'on avait chassé ou qu'on avait voulu chasser la jeune fille du château ; qu'elle avait fui pour éviter cette honte, et qu'elle venait lui demander une protection qu'il ne lui refuserait pas.

Il était déjà tard quand le curé songea à aller dire la messe.

— Veille bien sur cette enfant, recommanda-t-il à Suzon, et surtout, pas un mot à qui que ce soit.

— Suffit, monsieur le curé !

La messe finie, l'excellent vieillard revint au presbytère. Fernande dormait toujours. Il appela Drak et se dirigea vers Fineste.

Nous savons comment il fut accueilli.

La position était délicate, il résolut de se taire et d'attendre, espérant que Fernande aurait laissé quelques mots pour révéler le lieu de sa retraite, et, attribuant le refus de le recevoir, au déplaisir qu'avait dû causer à madame Lobeau la détermination de la jeune fille :

— Elle m'en veut, pensa-t-il, cela passera.

Dans la journée, il apprit, avec le départ de Philippe, l'histoire infâme mise en circulation par les gens de Fineste. Il retourna en toute hâte au château, et, malgré les protestations, il pénétra de force dans l'appartement de madame Lobeau, et, le rouge de l'indignation au visage, il lui demanda ce que signifiait la comédie qui se jouait.

Madame Lobeau fit un signe et resta seule avec le prêtre.

— De quelle comédie parlez-vous, mon vieil ami, fit-elle d'une voix affaiblie. Vous ne savez donc pas le malheur qui m'arrive ; peut-être n'y croyez-vous pas ?

— Y croyez-vous, vous, madame ? interrogea le curé presque durement.

— Puis-je en douter, mon Dieu ! Lisez les télégrammes.

— Inutile ! que prouvent-ils ? Rien.

— Au contraire.

— Ainsi, vous croyez votre frère capable de faire une action condamnable et vile ?

— Il est convenu et n'a plus son libre arbitre.

— Et la jeune fille ?

— Oh ! elle ! elle nous a dupés, à commencer par vous et moi, mon pauvre ami. Démasquée enfin, elle a hasardé son *va tout*.

— C'est-à-dire son honneur. Savez-vous bien ce que vaut l'honneur, surtout l'honneur d'une femme ! Vous l'ignorez ou voulez l'oublier, sans cela vous ne tiendriez pas ce langage.

— Les faits sont là. Effacez-les, réduisez-les à néant, et je déclare mon erreur.

— J'en doute, madame.

— Monsieur le curé, vous êtes plus que sévère.

— Je suis juste. Une jeune fille a perdu mère, fortune, amis, il ne lui reste que son innocence, et le sentiment du devoir, et c'est parce qu'elle n'a que sa pauvreté et son abandon, que le premier venu pourra lui jeter l'injure à la face, souiller sa robe blanche, lui ravir son unique bien, cet honneur qui fait sa force et sa puissance, qui la rend capable des sacrifices les plus sublimes, des héroïsmes les plus saints !... Détrompez-vous, madame ! Vos coups ne pourront l'atteindre !

— Monsieur le curé, vous m'accusez, je crois ?

— Oui, je vous accuse d'avoir osé accuser Fernande.

— Sa faute ne l'accuse-t-elle pas ?

— Ne l'avez-vous pas fait chasser ?

— Qui vous l'a dit ?

— Je le sais, cela doit vous suffire.

— Eh ! bien ! oui, on l'a congédiée en mon nom parce que je ne pouvais supporter plus longtemps ici, la....

— Vous n'achevez pas ?

— Mes lèvres se refusent à prononcer ce mot.

— O pudeur angélique ! A mon tour, je vous dirai : oui, Philippe aime Fernande et Fernande l'aime ; oui Philippe a demandé sa main à Fernande et a déposé à ses pieds son blason, sa richesse, son avenir et ses espérances.

— Que vous faut-il encore ?

— Attendez ! Fernande l'aime, et Fernande a tout refusé.

— Pour se faire désirer ; c'est habile !

— Elle a refusé parce qu'elle ne veut pas que l'on dise qu'elle a vendu son amour.

— Mensonge !

— Parce que le devoir, un devoir impérieux, sacré, s'oppose à cette union. Pour ne pas fléchir dans sa résolution énergique, elle est venue hier me prier de vous annoncer son départ.

— Il est dommage qu'elle ait pris les devants ; on la canonisait de suite.

— Savez-vous où elle est ?

— A Paris, avec Philippe.

— Vous le croyez ?

— Bien sûr.

— Et vous doutez toujours de sa vertu ?

— Certainement.

— Fernande n'est pas à Paris.

— Vous voulez rire, monsieur le Curé.

— On ne rit pas de pareilles erreurs.

— Vous savez où elle est ?

— Elle est chez moi.

— Ce fut un coup de foudre pour madame Lobeau.

— Pardonnez-moi ! s'écria-t-elle d'un accent si navré que le curé crut au repentir.

— Il faut réparer le mal.

— De quelle manière ?

— Hier, j'apprendis aux projets de retraite de Fernande ; tout est changé depuis, je change aussi d'avis.

— En changera-t-elle ?

— C'est nécessaire.

— Inutile ! Je me charge d'arranger cette triste affaire. Comptez sur ma prudence, monsieur le Curé. Pas un mot de ceci à Philippe ; il est déjà assez malheureux. Quant à Fernande, je respecte sa détermination, et, pour lui prouver l'estime que, malgré les apparences, je lui avais conservée au fond du cœur, vous lui donnerez de ma part une gratification de mille francs.

— Elle n'acceptera rien ; madame.

— Elle en a pourtant grand besoin.

— Son sacrifice est de ceux que l'argent vulgarisait. Je ne veux point lui donner cette humiliation.

— Prenez toujours, et que ce soit le prix de ses services.

— Que vous connaissez peu mademoiselle Verneuil, madame,

si vous espérez qu'elle ne devinera pas la pensée qui vous guide ! Gardez votre or ; elle laisse ici un trésor que tous les biens de la terre ne pourraient remplacer ; elle y laisse son cœur, ce cœur placé si haut que bien peu l'on compris. Adieu, je regrette cette compagne à mon pauvre Philippe. Quel isolement va être le sien !

— Je lui reste et mes enfants aussi, n'est-ce pas assez ?

— Cela ne lui suffit plus. Mais Dieu est bon !... A l'avenir, soyez moins prompt dans vos jugements, vous vous éviterez plus d'un mécompte. Jugez les autres, non d'après l'esprit du monde toujours incliné au mal, mais d'après l'esprit divin, et vous n'aurez pas de remords. A lieu.

XLV

LE BANDEAU

Lorsque Philippe mit pied à terre devant le château, il jeta les rênes de sa monture à un garçon d'écurie, et se dirigea rapidement vers l'appartement de sa sœur.

Inquiet du profond silence qui régnait dans la maison, craignant une catastrophe, il se précipita dans la chambre de madame Lobeau, courut à son lit et la contempla quelques instants sans mot dire.

Celle-ci avait jeté un léger cri et s'était soulevée en lui tendant les bras. Mais vaincue par l'émotion ou la souffrance, elle était retombée sans force sur ses oreillers.

Philippe, bouleversé, appela à son secours, lorsqu'elle murmura d'une voix si faible qu'il l'entendait à peine :

— Ce n'est rien, mon ami, cela va passer.... Quel coup tu m'as donné !... Partir ainsi !... J'ai cru mourir.... Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ?... Viens, que je te touche, que je sente que c'est bien toi....

Et se tournant vers le précepteur qui entra et qui déjà s'était mis au courant de la situation :

— Monsieur Anatole, en me rendant Philippe, c'est plus que la vie que vous me rendez ; je ne l'oublierai pas.

— Tu parles beaucoup, hasarda Philippe, convaincu de la maladie de sa sœur.

— J'en ai besoin, ami.... Que tu m'as fait mal, et quelles cruelles heures tu m'as fait passer ! Te voilà, ne pensons plus à ces angoisses.

— Que dit le médecin ?

— Mon médecin, c'est toi. Le docteur le plus habile n'aurait su me guérir !

— Il faut pourtant faire quelque chose.

— Prendre des drogues ! On ne me les a pas épargnées. Je savais que c'était inutile. Cette secousse m'a terrassée, et moi qui me croyais forte ! Conte-moi ce que tu as fait.

— Tu aura la fièvre.

— Cela ne me préoccupe guère. Je t'écoute.

— M. Anatole est aussi bien renseigné que moi. Tu ne me demandes pas des nouvelles de mademoiselle Fernande ?

— A quoi bon, mon ami ! Nous avons tous un moment perdu la tête ici, à commencer par M. Anatole ; cela m'a servi, puisque tu me reviens plus tôt. Mademoiselle Verneuil n'est pas partie ; elle est chez monsieur le curé.

— Tu l'as chassée, alors !

— Que tu me connais peu ! Elle est là de son plein gré. Tu voulais voir le docteur Alfaut ! C'est inutile ; il ne pourrait dévoiler le secret de Fernande sans manquer à son serment. Avec une franchise dont je la loue, elle a avoué ce que j'appelle sa faiblesse. Je la plains, mon ami, plains-la aussi. Il y a dans l'existence de si étranges mystères ! Oh ! oui, je la plains ! elle porte au cœur un ver rongeur qui lui prend le meilleur de son être. Malheureuse fille ! Elle doit renoncer à tous les bonheurs. Quel exemple, mon Dieu ! quel exemple ! Une nature vulgaire souffrirait moins !... Mais elle.... l'infortunée ! Elle nous fait.... il le faut.... De loin, je veillerai sur elle.... Je ne me serais jamais cru capable d'une telle commisération.... C'est triste, bien triste.... Ceci entre nous.... le monde est si méchant.... il ne doit pas se douter de la vérité.... ma protection lui sera une sauvegarde.... Ne cherchez pas à la voir, M. Anatole. Je te fais la même prière, Philippe, elle penserait que j'ai parlé, et ce lui serait une nouvelle blessure. Elle partira sous peu, et, pour le public, elle ne nous quitte que parce qu'on la réclame à Paris, ce qui est vraisemblable, et ce qu'elle a chargé monsieur le curé de nous dire.

Elle aurait pu parler longtemps sans être interrompue par Philippe. Il devinait trop bien les réticences de sa sœur, et, malgré les révoltes de son cœur, le doute, l'affreux doute, s'emparait de lui.

Sa sœur ignorait son amour, et, le connaîtrait-elle, elle était incapable de mensonge et de médisance. Au contraire, le sort de la jeune fille excitait sa pitié ; elle la *plaignait*. Pas un blâme, pas une accusation ! Dans sa générosité exquise, elle allait jusqu'à vouloir la protéger quand même. Elle vantait la nature de Fernande, la louait de la franchise d'un pénible aven, et voulait sauver aux yeux de tous sa réputation menacée. Quelle bonté ineffable ! quel abîme d'indulgence et d'ingénieuse charité !

Il ne demanda rien, croyant avoir trop deviné, et, sans prononcer un mot, il serra la main de sa sœur, à la briser, et alla s'enfermer dans sa chambre.

Ils furent terribles les moments qui suivirent cet entretien. On n'a pas longtemps vécu d'une affection semblable à celle de Philippe pour Fernande, sans souffrir cruellement, lorsqu'on songe qu'il faut y renoncer pour toujours, lorsque les ailes de l'ange rêvé tombent dans la fange, et qu'au lieu d'avoir à lever la tête pour la contemplation, il faut la baisser devant la déplorable réalité.

Hé quoi ! cette jeune fille dont l'aspect seul repoussait les hommages par le respect qu'elle inspirait ; cette jeune fille au front si candide et si fier, à l'œil si rayonnant dans son pur éclat, aux sentiments si élevés, aux principes si solides ; cette jeune fille avait pu faillir ! Où donc trouver l'innocence, la vertu, si cet être privilégié avait eu son heure d'oubli !

Pauvre Fernande, Philippe lui-même voit une rougeur honteuse à ton front. Trop droit pour soupçonner sa sœur, il en vient à te croire non coupable, mais malheureuse. Il t'aime encore ; il t'aime toujours, plus que jamais, peut-être, mais, hélas ! tu as perdu ton prestige ; il pleure sur toi, et il s'explique le refus que tu as fait de ta main. Comme le voyageur souille la neige immaculée des monts inaccessibles en y posant son pied fangeux, ainsi la calomnie te revêt de sa robe infâme, et nul ne prendra ta défense ; personne n'effacera ces souillures. Qui l'oserait, pauvre fille, lorsque celui qui devrait être ton champion, ne trouve que des larmes et le désespoir à opposer à tes ennemis.

(La suite au prochain numéro.)

LA MONTRE BLEUE

En rangeant mes affaires tout à l'heure, j'ai eu comme un serrement de cœur à mettre de côté ma chère montre bleue ! Il est vrai que je vais en porter une plus belle maintenant, une montre de "dame" ; mais je n'ai pu m'empêcher de verser une larme en enveloppant de longue celle qui marque les heures de ma vie depuis si longtemps déjà.

Il y a dix ans—comme c'est loin—j'avais huit ans quand mon cher petit père me l'a donnée. Je le vois encore la sortant avec soin de la boîte où il l'avait cachée, puis la posant doucement dans le creux de ma main. J'ai failli alors la laisser tomber dans ma hâte de jeter mes bras autour de son cou chéri pour l'embrasser et lui dire merci.

Ce n'est pas une montre comme une autre ; d'abord c'est une montre qui a une *histoire*, puisqu'elle est ancienne ; j'ai toujours tant désiré savoir qui avait d'abord possédé ma montre : c'est quelqu'un qui l'aimait beaucoup, sûrement, car il n'y a pas une raie sur son émail—ce joli émail bleu qui a des reflets si doux et qui est si lisse et uni sous les doigts ; et puis une montre un peu épaisse, un peu rebondie, a, je trouve, quelque chose de plus heureux à l'œil qu'une montre plate, et celle-ci a de si jolies aiguilles d'or qui courent vite et indiquent l'heure sur des chiffres tout simples, pas des chiffres romains, que je n'aurais pas compris, mais un 6 et un 10 comme j'en faisais à mes additions !

C'est vrai qu'elle a déjà marqué bien des heures pour moi, cette montre chérie ! Je ne l'ai jamais quittée, et je l'ai toujours regardée quand j'espérais un bonheur ou une joie.

Les jours de *sortie*, il faut le dire, elle marchait bien doucement cependant ; enfin l'instant arrivait, et quand je lui disais : "Dépêche-toi donc de marquer l'heure, dépêche-toi !" il me semble qu'elle pressait le pas.

On dit qu'il y a des heures tristes, mais presque toutes celles que ma petite montre a *cheminé* pour moi ont été douces ; elle m'a tenu compagnie quand je travaillais, et c'était elle qui m'amenait enfin maman les jours où mon cœur avait si envie de la voir !

Oui, cette montre a marqué tous mes bonheurs jusqu'ici ; quand nous partions en voyage, les vacances venues, c'est elle encore qui me tenait compagnie le long de la route. Quelquefois j'ai cru qu'elle ramenait des heures ennuyeuses et tristes, et maintenant je m'aperçois bien que je me trompais !... Maintenant elle a marqué l'heure de mes fiançailles. Oui, certes, je suis bien heureuse, je l'aime de tout mon cœur, mais il faut les quitter, mes parents chéris, et elle va arriver, l'heure de ma première séparation, et les heures que m'apportera ma montre nouvelle seront-elles aussi douces que celles écoulées ?

Adieu pourtant, petite montre chérie, sois tranquille, nous ne nous séparerons jamais. Je te mets là pour dormir, en attendant que... Ah ! je n'ose pas écrire cela ! Dire qu'un jour peut-être, j'aurai une fille, moi aussi !

* *

Ah ! pauvre montre bleue, je l'ai retrouvée hier, je ne l'avais pas oubliée et cependant depuis longtemps je n'y songeais plus. Les heures mauvaises sont venues et ce n'est pas toi qui me les apportais. Cela m'a paru tout singulier de reprendre en main cette vraie petite camarade de mon enfance, que j'aimais bien plus comme on aime une amie qu'une chose.

Ma fille, qui se levait debout sur la pointe des pieds, surveillant mes rangements, s'est tout aussitôt écriée :

— Oh ! mais la jolie montre, laissez-moi la voir, je vous en prie ! Et ses regards brillaient de désir.

Je me suis assise, j'ai pris ma montre et je l'ai tenue devant ses yeux.

— Regarde, c'est ma montre quand j'étais petite.

— Laissez-moi la toucher, maman chérie.

— Non, tu pourrais l'abîmer.

— Vous la touchiez bien, vous, mère, quand vous étiez petite et elle n'est pas abîmée !

Il a fallu céder à ce raisonnement. Elle s'en est emparée aussitôt, doucement et presque tremblante, s'est assise à terre, et l'a posée délicatement sur ses genoux ; elle l'a contemplée un instant en silence, puis, levant sa tête avec un rire de joie :

— Est-ce qu'elle marche ?

— Oui, quand elle est montée.

— Montez-la, maman, je vous en prie.

Et je l'ai montée. Alors elle l'a reprise avec une sorte de respect, et, toute recueillie, elle s'est mise à suivre le léger mouvement des aiguilles, respirant à peine, inquiète ; puis, toute triomphante, elle s'est écriée, au bout d'un moment :

— Elle avance, oui, elle avance. Oh ! que c'est joli !

Elle n'osait rien dire de plus ; enfin, emportée par son désir, elle a presque crié : Oh ! donnez-la moi, maman chérie ! Et déjà sa petite main ouverte se posait dessus pour affirmer sa possession.

— Pas encore !

— Quand ?

— Bientôt, quand tu seras un peu plus grande.



Les moineaux sont venus.. ils viennent tout le temps!
 Vider la boîte à graine, — agréable aventure!
 Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture...
 Mais ce sont les lapins qui ne sont pas contents!

Dame, c'est leur dîner que du bec on rature!
 Par les barreaux, avec des yeux exorbitants,
 Ils tendent tête et col, risquant la courbature,
 Vers ces voleurs — qui n'ont pas des airs pénitents.

Au contraire! Etalant leur petite famille!
 — « Le couvert n'est pas mis pour nous dans la charmille »
 Disent-ils « Il faut bien nourrir ces enfants-là! »

Un peu d'émotion dans l'œil des lapins flotte :
 « Mangez! » dit le Jeannot qui donne aux siens le la
 « Je vous plains, si vous nous... tirez une carotte! »

ERNEST D'HERVILLY.

Son petit visage s'est rembruni. C'est si long de grandir.

—Oh ! non pas quand on est sage.

—Vous ne me la donnez pas encore maman, mais c'est ma montre.

—Oui, c'est ta montre.

—Ce n'est pas la montre de François ?

—Non, c'est la tienne, à toi toute seule.

Alors elle a appelé de sa petite voix aigre de fausset :

—François, mon François !

Il est arrivé toujours courant.

—J'ai une montre !

Comme ça ne se mange pas et que ça ne fait pas de bruit, François s'est contenté de dire :

—Voyons voir !

Je l'ai pris dans mes bras et l'ai soulevé pour qu'il regarde.

La petite le suivait des yeux, épiant sa surprise et dévorant sa montre en même temps.

—C'est joli.

Là-dessus, il a manifesté clairement le désir d'être rendu à la liberté de ses exercices, et, sans plus de commentaire, il est reparti. Ma fillette est restée près de moi, heureuse et émue, me regardant fermer ma boîte à bijoux, puis, tout à coup elle m'a dit : Maman, racontez moi l'histoire de votre montre.

—Elle n'a pas d'histoire, ma chérie.

—Oh si, tout a une histoire ; grand-père a même une canne qui a une histoire.

Alors, pour ne pas l'attrister, je l'ai prise sur mes genoux et le lui ai raconté l'histoire d'une montre et d'une petite fille sage—la petite fille sage, c'était moi—elle le devinait, et, de temps en temps, riant avec un peu d'incrédulité : " C'était toujours vous, maman, cette petite fille sage ?—Toujours moi.—Ah ! alors, la petite fille prit sa montre..... et le récit continuait. Quand nous avons eu fini, elle a répété avec conviction :

—C'est ma montre ! puis, elle a poussé un soupir, a pressé sa main fortement sur ses lèvres pour envoyer un baiser à sa nouvelle amie, et me regardant encore vive et joyeuse :

—C'est ma trésorière !

—Comment ?—Elle voulait dire son trésor.—Oui, chère ange, c'est ta trésorière, va, sois heureuse, mon trésor à moi !—Jamais, il me semble, je n'ai tant aimé ma petite montre bleue, je vais la monter chaque jour maintenant, je veux qu'elle vive puisqu'elle appartient à mon enfant.

* * *

Hier, François a toussé, il a toussé encore cette nuit et je le trouve accablé. Je suis bien inquiète ..

* * *

Mon fils a été bien malade. Mon Dieu ! quelles heures, le souvenir en est trop affreux, je n'en veux pas retracer la mémoire ; mais, au milieu de ces angoisses sans nom, ces petits êtres chéris savent encore nous donner des joies exquis.

Il a fallu combattre cette terrible fluxion de poitrine par les moyens les plus violents, et, quand le docteur a ordonné un vésicatoire, il a été affreux de faire accepter cette réalité douloureuse à ce pauvre petit. Il voulait, et son courage ne venait pas, il en demandait tout haut au bon Dieu, disant d'une voix déchirante : " Je suis si petit, mon Dieu, pourquoi est-ce que j'ai si mal ? " Entendre cela et ne rien pouvoir ! Je le priaï, je l'implorais de se laisser poser ce vésicatoire ; je lui promettais tout ce qui me venait à l'esprit, et toujours il ne voulait pas, et ses petites mains crispées repoussaient les miennes—il fallait, il y avait urgence, j'étais désespérée.—ma fille priaï dans une pièce voisine pour que François eût du courage ; tout à coup j'entends un petit grattement à la porte, puis une voix étouffée :—Mère ! maman !—Je vais, j'ouvre, l'enfant était là, des larmes coulaient sur ses joues, mais les yeux brillants d'une idée :—Maman, dit-elle très vite, demandez-lui s'il veut sa montre bleue ?—De son lit, l'autre l'avait entendu.—Oui, je veux la montre bleue !—Vite, maman, vite venez la chercher—et ma chère petite m'entraînait. Nous avons ouvert la boîte à bijoux, elle a enlevé elle-même la montre, elle l'a regardée une seconde avec tendresse, puis elle l'a embrassée deux ou trois fois tout doucement et a couru au lit de son frère, et, sans une larme, sa chère petite figure d'enfant toute rayonnante de la joie de son sacrifice :—Laisse maman mettre la chose, et tu as ma montre, Toto, je te la donne."

Alors le pauvre chéri s'est raidi, tremblant de tous ses membres, il a cédé, pendant que ses yeux grands ouverts regardaient la montre et que sa main chaude de fièvre se tendait pour la saisir.

—Tiens, a dit la sœurlette, elle est à toi.

—Pour toujours ?

—Oui... pour toujours.

Alors il a continué à regarder les aiguilles, oubliant son mal... et il a été sauvé... et la petite montre bleue est revenue aujourd'hui à la chère enfant, qui si généreusement l'avait offerte à sa tendresse fraternelle—heure ravissante qu'elle a marquée là, l'heure où l'âme

de mon enfant s'est élevée jusqu'à s'immoler, et a goûté, pour la première fois, cette joie—la seule presque dont une femme puisse être sûre sur cette terre—celle du sacrifice.

MOSCA.

UN COQ SERPENT

Il y a quelque temps, le fils d'un fermier de Marlton, N.-J., atrapa un jeune serpent d'eau et conçut l'idée de former une sorte de famille heureuse en plaçant le reptile avec une poulette qui venait d'être éclos, afin de voir s'ils vivraient ensemble. Chose étrange, ils devinrent bientôt inséparables et attirèrent l'attention du voisinage. La suite, cependant, fut ce qu'il y a de plus étrange. Le serpent et la poulette grossirent, et cette dernière, après un certain temps, fit des œufs et commença à couvrir. Au bout de quelques jours on aperçut la poule placée sur trois œufs, et le serpent tout près d'elle replié autour d'un autre œuf.

La vue d'un serpent entourant constamment de ses replis un œuf de poule, était une chose si rare, que le résultat fut attendu avec un grand intérêt. Enfin, les œufs vinrent à éclore. Ceux sur lequel la poule était placée produisirent des poulets ordinaires, mais de l'œuf que le serpent avait gardé si soigneusement sortit un *lusus natura* extrêmement curieux. Ce monstre a le corps et les ongles d'un coq avec la tête d'un serpent. La tête est enfouée dans le cou à la manière des tortues. La créature a une langue fourchue comme les serpents ordinaires et siffle comme ces reptiles. Ce phénomène est enfermé dans une cage avec son amie la poule, et cette dernière néglige souvent sa propre couvée pour le serpent et le coq-serpent. On a été obligé de mettre ce dernier dans une autre cage, parcequ'il est très féroce. Il a déjà tué sept ou huit poulets. Les gens qui ont entendu parler de cet étrange animal viennent de toutes les parties du comté pour le voir, et le jeune garçon espère faire une fortune en l'exhibant.

NOUVELLES

—D'après Vennor, le mois d'octobre sera froid et humide, au commencement. Il tombera beaucoup de pluie la première semaine et peut être de la neige, entre le 7 et le 10. Les 18, 19 et 20, temps froid et venteux. Peu de beau temps jusqu'au 5 novembre. Alors une période de beau temps est probable.

—Plusieurs Canadiens ont été honorés de mentions spéciales au congrès géographique de Venise. M. Faucher le Saint-Maurice, de Québec, a eu une mention honorable, et un diplôme d'honneur a été accordé au lieutenant-gouverneur de la province de Québec. M. Sandford Fleming a donné lecture d'un document sur l'adoption d'un méridien. Sa conférence a été bien accueillie, et un comité de treize personnes a été nommé pour étudier le projet. Le Dr Daniel Wilson, M. John Langmore, de Toronto, et M. Sandford Fleming font partie de ce comité.

—Les recettes de l'Exposition de 1881, à Montréal, ont été de \$22,004.00 contre \$24,092.10 l'an dernier. Il y a eu 88,020 visiteurs en 1881 contre 96,366 en 1880.

Voici un tableau comparatif des recettes par jour, pour chacune des journées de l'exposition, en 1880 et 1881 :

	1881		1880
sept.		sept.	
14.....	\$ 98.75	14.....	\$ 232.25
15.....	333.25	15.....	497.50
16.....	808.00	16.....	706.90
17.....	3,377.65	17.....	901.40
19.....	3,402.40	18.....	864.55
20.....	6,892.75	20.....	845.90
21.....	4,803.75	21.....	9,688.45
22... :	2,091.00	22.....	6,644.50
23.....	197.35	23.....	2,968.00
		24.....	742.75
	\$22,004.90		\$24,092.10
			22,004.90
			\$ 2,087.20

ATTENTION.—A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet : Etoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante.

Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibault, car cette établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine.— J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.

MARIAGES

En cette ville, le 4 courant, à l'église Notre-Dame, par le Révd. M. A. Martineau, M. Giovanni Batista Palizza, de Rome, Italie, à Dlle Corinne M.-A. Lamoureux, de cette ville.—Pas de cartes.

A Saint-Henri, de Montréal, le 28 septembre, par le Rév. M. Dupuis, cousin de la mariée, M. Auguste Bourassa, de Laprairie, à mademoiselle Parissima Robert, de Saint-Henri, dernière fille de M. Frédéric Robert, de Saint-Philippe.

L'heureux couple est parti pour un voyage aux Etats-Unis. Nos meilleurs souhaits les accompagnent.

Un conseil.—Les tomates ou pommes d'amour égaient les potagers de leurs gros fruits rouges à côtes.

C'est le moment de préparer le plat suivant :

Faites cuire environ plein un bol de riz, puis l'égouttez, et quand il est parfaitement sec, ajoutez des tomates—que vous avez épluchées. Mélangez bien, additionnez d'un gros morceau de beurre, de poivre, de sel et d'un oignon finement découpé. Disposez cette espèce de pâte dans une tourtière bien bourrée, couvrez de chapelure et de petits morceaux de beurre dispersés çà et là. Mettez en four, jusqu'à ce que le plat ait pris une belle couleur, servez très chaud.—Tout le monde s'en pourlèchera les lèvres.

L'EXPOSITION.—La maison DUPUIS FRERES vient d'acheter en bloc tous les tweeds mis cette année à l'Exposition par Gault Bros., de Montréal, qui ont remporté pour ces tweeds la médaille d'or. Ces tweeds ont été manufacturés exprès pour l'Exposition, et il est tout juste de croire qu'ils ont été faits de la plus belle laine et avec le plus de soin possible. Oui, ils sont beaux ! Mais cette raison dit-elle que pour cela ils ont été payés bien chers, et ils seront vendus bien chers ? Non ! !

D'abord ayant été achetés en bloc sur le terrain de l'Exposition, les propriétaires ont préféré les vendre à bon marché plutôt que de faire les frais de transport à leurs voitures pour les vendre ensuite par petits lots. Ensuite, la maison DUPUIS FRERES les a mis immédiatement au taux de ses autres marchandises, c'est-à-dire à 25 p. c. de réduction. De sorte qu'on peut se procurer ces superbes tweeds aux prix ordinaires, c'est-à-dire depuis 50 cents jusqu'à \$1.75 la verge, chez

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE SAINTE-CATHERINE.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'Irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu par tout à 25 cents la boîte.

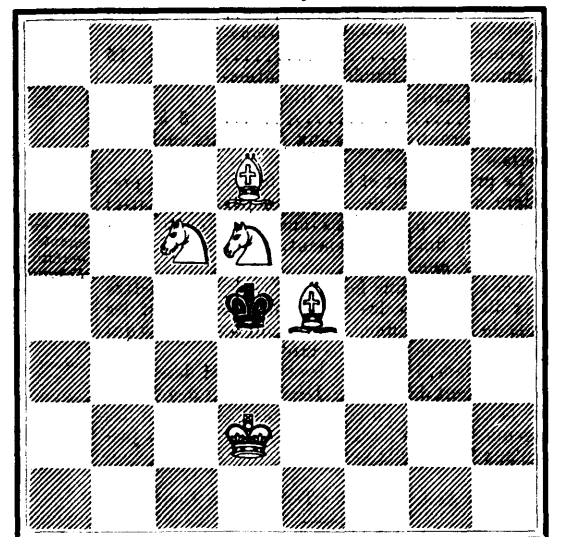
LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 6 octobre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TRÉMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

PROBLÈME No. 287.

NOIRS.—1 pièce.



BLANCS.—5 pièces.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.



PROVINCE DE QUÉBEC

DÉPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE

SECTIONS DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 6 août 1881.

AVIS est par le présent donné que, conformément aux dispositions de l'acte 36, Vict. chap. 9, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, aux nouveaux Edifices Provinciaux, dans la Salle de Vente du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, MERCREDI, le 12 OCTOBRE prochain, à 10 1/2 heures A.M., aux conditions insérées plus bas, savoir :

AGENCE DE L'OTTAWA SUPÉRIEUR

Rivière Gatineau, Limite No. 551. 50 m. car.
" " " No. 552. 14 " "

AGENCE DE L'OTTAWA INFÉRIEUR

Augment. de Grenville, No. 2, 9 1/2 m. car.
Canton Buckingham, No. 1 " "
Rivière-Rouge, Limite J. 26 "
Limite Rivière-Rouge, K 24 " "

AGENCE DE LA CHAUDIÈRE

Limite Adstock, No. 2, 21 1/2 m. car.
" Forsyth, No. 2, 11 1/2 " "

AGENCE DE MONTMAGNY

Limite Canton Garneau, No. 2, 8 m. car.
" " Fournier, No. 2, 3 1/2 "
" Rivière Noire, No. 1, 36 "
" " " No. 2, 40 "
" " " A. F. G., 30 "
" " " H., 8 "
" " " No. 58, 13 1/2 "
" Rivière Saint-Jean, No. 67, 20 "
" " " No. 69, 20 "
" " " No. 70, 11 "
" " " No. 71, 12 " "

AGENCE DE GRANDVILLE

Limite Canton Painchaud, No. 2, 11 m. car.

AGENCE DE RIMOUSKI

Limite, Canton Cabot, No. 1, 16 m. car.
" " " Cherbourg Ouest, 27 "
" " " " Est, 45 "
" " " McNider Sud, 40 "
" " " " Nord, 36 " "

AGENCE DE BONAVENTURE

Limite Arrière Cascapédia, No. 1, Nord, 35 m. car.
" " " No. 1, Sud, 35 "
" Ruisseau Indian House, 8 "
" " " Red Pine Est, 5 "
" " " Chamberlain, 7 "
" Branche Est, Rivière Patapédia, No. 1, 22 "
" Branche Ouest, Rivière Patapédia, No. 1, Ouest, 26 "
" " " " No. 1, Est, 20 1/2 "
" Assemetquagan, No. 1, Est, 12 "
" " " " No. 1, Ouest, 12 "
" Ruisseau Harrison, 8 1/2 "
" Petite Riv. Branche Est, 10 "
" Ruisseau Clark, 15 " "

AGENCE DU LAC ST-JEAN

Limite Rivière à Mars, No. 11 1/2 7 1/2 m. car.
" " " Valin, No. 65 9 "
" " " " Valin, No. 66 12 "
" Canton Simard, 5 1/2 "
" Canton Tremblay, 2 "
" Canton Laferrière, A, 9 " "

CONDITIONS DE LA VENTE.

Les coupes de bois ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente aux mises à prix suivantes, par mille carré, savoir :

Agence de l'Ottawa Supérieur, \$50
" " " Inférieur, de. 50 à \$100
Agences du Lac St-Jean, de Bona-venture, de. 8 à 15
Agences de la Chaudière, Montmagny, Grandville et de Rimouski, de. 8 à 25
et elles seront adjudgées aux plus hauts enchérisseurs.

Le prix d'achat et la rente foncière de la première année (de deux piastres par mille carré) devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement, la vente sera nulle et non avenue.

Les limites, une fois adjudgées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en force ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans, indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au Département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des agents pour ces localités, et seront visibles jusqu'aux jours de la vente.

E. E. TACHÉ, Asst.-Com. des Terres de la Couronne.

N. B.—D'après la loi, les journaux nommés à et effet, par Ordre en Conseil, sont les seuls autorisés à publier cet avis.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL

Montréal, 30 septembre 1881.

Table with columns: FARINE, \$ c. \$ c. Items include Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, etc.

Table with columns: GRAINS. Items include Blé par minot, Pois, Orge, Avoine, etc.

Table with columns: LAITERIE. Items include Beurre frais à la livre, Beurre salé, Fromage à la livre.

Table with columns: VOLAILLES. Items include Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, etc.

Table with columns: LÉGUMES. Items include Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, etc.

Table with columns: GIBIERS. Items include Canards (sauvages) par couple, Canards noirs par couple, etc.

Table with columns: VIANDES. Items include Bœuf à la livre, Lard do, Monton do, Agneau do, etc.

Table with columns: DIVERS. Items include Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, etc.

Marché aux Bestiaux

Table with columns: Bœuf, Veaux, Moutons. Items include Bœuf, 1re qualité, Bœuf, 2me qualité, etc.

Table with columns: Foin, Paille. Items include Foin, 1re qualité, Foin, 2me qualité, etc.

Advertisement for 'The Purest and Best Medicine ever Made' featuring Hops, Buchu, and Dandelion. Includes text about its benefits for various ailments.

Advertisement for '70 CARTES DE VISITES avec votre nom' by Stevens & Bros, offering various designs for business cards.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epi-ciers respectables.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouvellement. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Fumez les Cigarettes Gold Flake.



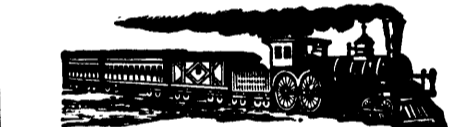
RIDEAUX

L'article le plus utile dans un ménage est le

Avis aux Entrepreneurs Sechoir de Gilray

On recevra à ce Bureau, jusqu'à JEUDI, le 29me jour de Septembre courant, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription: "Soumission pour Bureau de Poste, etc., à Sherbrooke, P. Q." pour l'érection d'un Bureau de Poste, etc., à Sherbrooke, Province de Québec. On pourra voir les plans et le devis au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, ainsi qu'au Bureau de la Douane, à Sherbrooke, et à celui de F. X. Berlinguette, écrivain, architecte, Québec, à commencer de LUNDI, le 12 Septembre courant. Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées, fournies par le Ministère. On devra envoyer avec la soumission un chèque de Banque, accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du montant de la soumission. Ce chèque demeurera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire. Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions. Par ordre, F. H. ENNIS, Secrétaire. Ministère des Travaux Publics, Ottawa, 2 sept. 1881.

Advertisement for 'POUDRE à PÂTE VICTORIA' by D.C. Brosseau & Cie, featuring a portrait of a woman and text about its quality and availability.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 24 Juillet 1881,

Table with columns: MIXTE, MAIL, EXPRESS. Lists departure and arrival times for various routes like Hochelaga, Ottawa, St. Jérôme, etc.

(Trains locaux entre Aylmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureau Général, 13, Place d'Armes. BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY, MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre: 12 presses à vapeur, 1 machine patenée à vernir les étiquettes, 1 machine électrique à vapeur, 4 machines à photographie, 2 machines à gravure photographique, 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi, imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, pour les propriétaires, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)